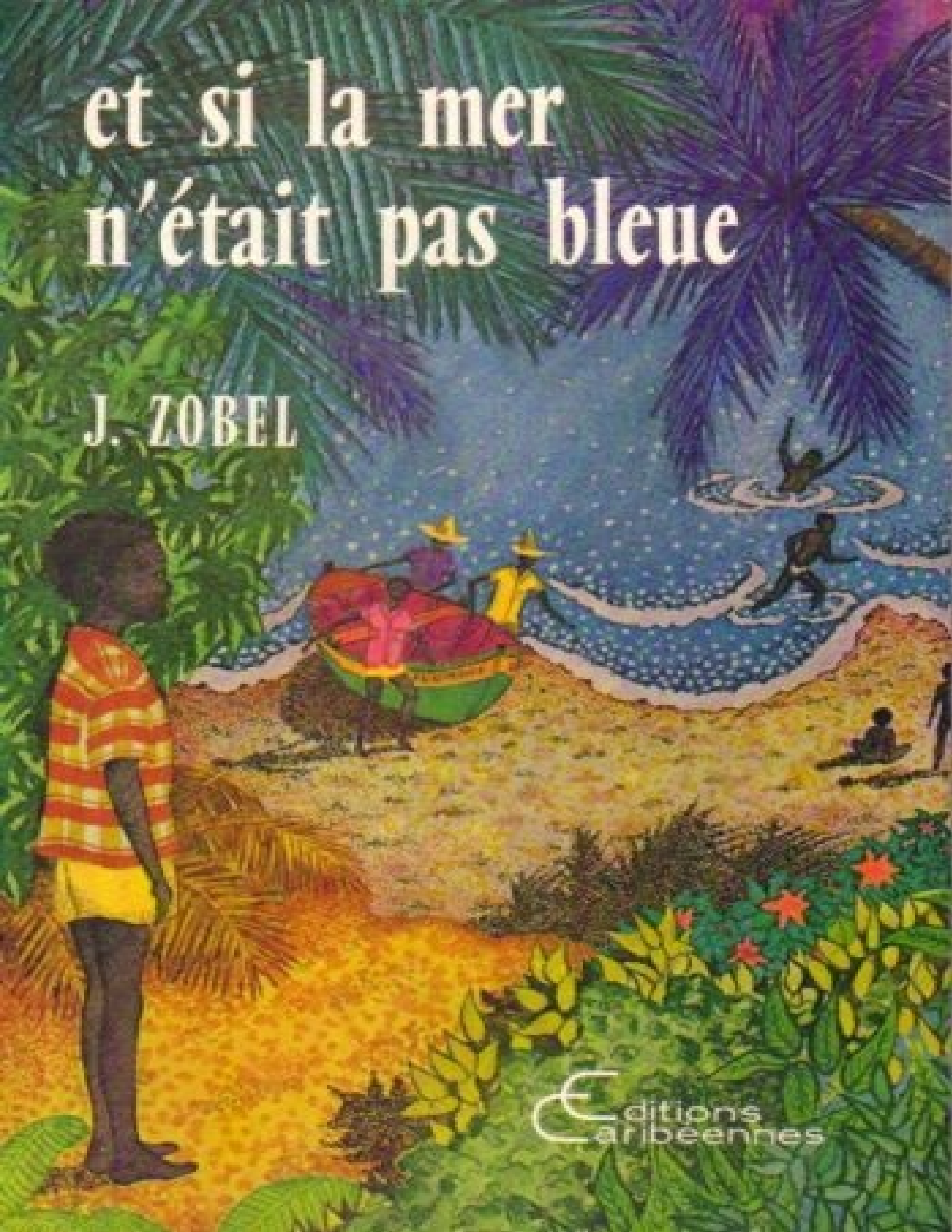

et si la mer
n'était pas bleue
J. ZOBEL
Editions
Caribéennes

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

Joseph ZOBEL

Et si la mer n'était pas bleue…

Nouvelles

Éditions CARIBÉENNES
5, rue Lallier
75009 Paris
Tél. 285-32-34

Et si la mer n’était pas bleue…

— Elle voudrait que tu l’accompagnes, me dit ma mère.

Je ne me souvenais pas que tante Oberline eût mis les pieds chez nous, avant ce jour où elle était venue demander à ma mère que je parte en voyage avec elle. Je n’avais pas assisté à l’entrevue, ayant à peine attendu que ma mère m’ait dit, par égard pour sa visiteuse :

— Va jouer.

Lorsque je suis revenu, tante Oberline était déjà partie ; c’est alors que ma mère m’a dit :

— Elle va à l’Anse Mitan la semaine prochaine, et voudrait que tu… Et tu vas te baigner à la mer…

Pour aller à Grand-Bourg, à Saint-Esprit, à Rivière-Pilote – et même jusqu’au François pour le pèlerinage de la Saint-Michel –, on faisait la route à pied. Il y avait un réseau de sentiers et de chemins de traverse que tout le monde ne connaissait pas, et sur lesquels il était bon de se renseigner avant de partir.

Si c’était loin, on se levait très tôt – au deuxième chant du coq, par exemple – et on partait de façon à avoir parcouru une bonne partie du trajet avant que le jour ne soit ouvert. Quand il ne s’agissait que d’une course que l’on pouvait faire dans la journée même, il suffisait de se mettre en route à l’Angélus du matin.

Ainsi, les distances à parcourir étaient longues ou courtes, selon qu’elles commandaient de partir peu ou prou après minuit, bien avant ou longtemps après le lever du soleil.

En tout cas, pour un déplacement de quelque importance, il y avait toujours obligation de se mettre en route, avant que personne dans le voisinage ne fût levé, car la prudence exigeait que l’on ne vît pas tel ou tel de ses voisins avec qui on n’avait pas de chance et qui, ne l’eût-on aperçu que furtivement, pourrait contrarier le déroulement ou l’aboutissement du voyage.

Tout le monde, aussi bien les grandes personnes que nous, les enfants, estimait qu’un lieu qui se trouvait hors des limites de la plantation était loin ; et il advenait rarement aux uns et aux autres, d’interrompre son sommeil en pleine nuit pour se rendre à pied vers des pays que l’on n’apercevait même pas du sommet de nos mornes en plein jour.

Pourtant, la mer…

Il n’y avait qu’à monter sur la crête séparant notre commune du bourg de Saint-Esprit, pour voir la mer jouxtant la mangrove que traverse notre principale rivière, et à laquelle elle donne un goût salé qui remonte jusqu’à Petit-Bourg.

Mais à la vérité, la mer n’avait jamais exercé d’attrait sur moi ; et je ne crois pas qu’aucun de nous eût vraiment éprouvé le désir de se rendre tout auprès, pour se baigner ou pêcher.

Nous, on avait des rivières.

Des petites, pas très profondes, pour prendre des « cribiches » avec un carrelet, et pour pêcher à la ligne des petits poissons noirs au ventre jaune, si voraces, qu’à peine l’hameçon jeté à l’eau, ils l’avaient avalé ; tout le plaisir était de tirer violemment sur la ligne, d’un tour de bras, pour les rejeter par-derrière, dans l’herbe où il fallait ensuite les chercher, car le choc les décrochait et les faisait rebondir comme une balle.

Mais aussi, des rivières assez profondes, pour pêcher les poissons gris, familiers des eaux calmes et ombragées, que nous appelions des dormeurs. Là, nous pouvions aussi bien plonger, nager, nous ébattre en menant grand tapage.

La mer, cela ne nous gênait pas qu’elle fût si loin. Nous n’y voyions pas plus d’inconvénients que dans la hauteur du ciel au-dessus de nos têtes.

Or, la mer, pour nous, n’était-elle pas simplement la réplique du ciel ?

Et si, comme le ciel, elle n’était pas réellement bleue !

Sans doute me promettais-je sans impatience, d’y aller un jour ; plus tard, quand je serai grand ; ainsi que nous en décidions de tout ce qui, pour l’instant, paraissait inaccessible ou irréalisable.

Il avait donc fallu que tante Oberline…

Tante Oberline était une personne à qui aucun sentiment ne nous unissait, ni ma mère, ni moi. D’ailleurs je me demande par quel jeu de parenté elle était devenue ma tante, puisque ma mère l’appelait Mamzelle Oberline. Et je me demande qui avait pu m’obliger (car il n’en pouvait être autrement) de l’appeler : ma tante, étant donné l’effet contraignant que produisait sur moi une telle dénomination. Comme personne ne parlait d’elle, je n’ai jamais pu le savoir ; mais par recoupement, j’ai pu comprendre qu’elle était une petite cousine de feu mon père.

Toujours est-il qu’elle ne venait presque jamais chez nous ; c’était ma mère qu’elle faisait appeler de temps en temps pour lui rendre quelques services.

Le plus souvent, ma mère m’emmenait avec elle ; peut-être pour ne pas

encourir le reproche de ne pas m'élever dans le respect de la cousine de feu mon père.

Tante Oberline avait aussi perdu son mari, Joseph, qui avait travaillé comme tonnelier à l'usine – il avait été la plus belle voix de baryton qui ait chanté à l'église de la paroisse le dimanche – et elle n'avait pas eu d'enfant.

Naturellement, sa maison était plus grande et plus belle que la nôtre, juchée sur un perron surplombant la rue, avec, par-derrière, un petit jardin sans fleur, encaissé dans sa clôture, et dans lequel une multitude de plantes à feuillage coloré, se bousculaient pour ne pas se laisser étouffer les unes par les autres.

Je retrouvais toujours tante Oberline telle que je l'avais quittée quelques semaines auparavant : dans une pièce jonchée de rognures d'étoffes où se dressait une petite table portant une machine à coudre qu'elle faisait tourner à la main, et qui produisait un cliquetis de clochette qu'on agite par intermittence. C'était, de toutes les couturières que je connaissais, la seule que je n'avais jamais entendu chanter en travaillant – ni une romance, ni une chanson de plantation !

Ma mère commençait par ramasser tous les bouts de tissu, balayait les brins de fil, puis demandait :

— Y a-t-il quelque chose d'autre à faire pour vous ?

Jamais grand-chose. Parfois du pétrole à acheter ; ou plutôt deux ou trois bougies : tante Oberline prétendait que pour coudre, la nuit, la bougie fatiguait beaucoup moins les yeux. Le reste du temps, ma mère s'asseyait et causait avec elle de tas de choses que je ne me donnais même pas la peine d'écouter, ne trouvant rien de plus fastidieux que les conversations des grandes personnes.

Pourtant, j'exultais chaque fois que ma mère m'annonçait que nous irions chez tante Oberline. Mais la joie que suscitait la nouvelle, n'était pas sans laisser un doute. Presque toujours, j'étais certain que, parmi les chiffons que ma mère allait ramasser dans la pièce où cousait tante Oberline, il y aurait une bobine de fil vide. Une ou deux ? Telle était la question qui commençait à me tracasser. Et s'il y en avait trois ? Ah ! Mais pourvu que ce fût des bobines de 500 yards ! Car les bobines de 250 yards étaient presque uniformément cylindriques, avec juste un petit rebord tout en rond, pareil à un anneau, à chaque extrémité ; tandis que celles de 500 yards avaient le corps plus évidé, avec deux rondelles planes à l'extérieur et biseautées vers la partie où s'enroulait le fil. Elles étaient plus jolies, plus agréables à toucher, plus amusantes à faire rouler, et, en général, se prêtaient mieux à être coupées en deux par le travers, pour devenir deux bonnes

roues de charrette.

Or, la fabrication d'une belle charrette requérant quatre roues, il fallait deux bobines de 500 yards. Ainsi pourrais-je, au sortir de chez tante Oberline, me précipiter à la recherche de planches, de clous, de ficelle pour fabriquer une nouvelle charrette. Et ce n'était pas trop d'une journée pour errer par le village, de caniveaux en tas d'ordures, guidé par mon flair de farfouillard, pour dénicher les matériaux nécessaires ; et après deux jours durant lesquels j'aurais usé de toute mon ardeur et de toute mon habileté, j'irais pousser fièrement, sur le trottoir, au moyen d'un timon en bambou, un véhicule équipé de quatre roues et transportant, selon ma fantaisie, de la terre, des cailloux, et toutes sortes de graines.

Rien ne me posait mieux aux yeux de mes camarades ; rien ne suscitait plus grande envie ; rien ne me valait plus de fierté.

Le privilège de deux bobines vides de 500 yards !

La chance d'avoir trouvé des planches pas trop pourries et des clous pas trop rouillés !

L'intelligence d'avoir fabriqué, sans outils appropriés, une voiture encore plus belle que la dernière !

Je crois que c'est par reconnaissance de tels triomphes que, à défaut d'affection, je nourrissais à l'égard de tante Oberline un sentiment qui confinait à la complaisance. Car, à part les bobines qu'elle me permettait de ramasser parmi ses balayures, tante Oberline ne m'avait jamais témoigné d'attention ; et il m'avait toujours semblé qu'elle ne me demandait pas davantage que de la saluer poliment et de me tenir tranquille, toutes les fois que j'allais chez elle, avec ma mère.

C'est dire combien je fus stupéfait qu'elle fût venue trouver ma mère pour demander que je l'accompagne dans un voyage qui, du reste, ne me tentait pas du tout.

— J'ai dit oui, expliquait ma mère, parce qu'il n'y a pas d'école en ce moment… Et de toute façon, elle ne peut pas aller comme ça, seule femme, par des chemins qu'elle ne connaît même pas très bien.

Je n'avais jamais entendu parler de l'Anse Mitan. Ma mère, elle-même, n'y avait jamais été ; mais elle savait que c'était au bord de la mer et que le poisson que les femmes vendaient à la criée, par les rues du bourg, venaient parfois de l'Anse Mitan.

J'étais incapable d'imaginer le bord de la mer. Et puis, je n'avais jamais rencontré les gens chez qui se rendait tante Oberline.

— Mamzelle Vital, répétait ma mère. Mamzelle Vital, tu sais ?…

Ce n'était pas la première fois, il est vrai, que j'entendais parler d'elle. Je crois bien que c'était un nom qui revenait souvent dans la bouche de tante Oberline. Mais les grandes personnes n'ont-elles pas ainsi coutume de parler de gens qu'on ne voit presque jamais ?

Mamzelle Vital devait être maîtresse d'école… ou receveuse des postes. Certainement une personne qui portait chapeau et non madras ; qui ne marchait pas nu-pieds et parlait français. Je ne pouvais guère me la représenter autrement, étant donné l'onction que tante Oberline mettait dans l'articulation de son nom. C'était tante Oberline qui lui confectionnait ses chemises, ses jupons et ses culottes.

S'il avait fallu mon consentement, j'aurais plutôt cédé à la répulsion de partir où que ce soit avec tante Oberline. À la façon dont ma mère me faisait la leçon avant que nous allions chez elle, j'aurais eu trop peur qu'elle ne me fît des remontrances à tout instant et à tout propos. Une telle perspective me chagrinait à ce point que je n'en disais mot à mes camarades ; l'idée de voir la mer de près, de m'y baigner, peut-être de voguer sur elle, ne me promettait aucun enchantement, du seul fait que ce serait en compagnie ou sous la garde de tante Oberline.

Vint le jour du départ.

La veille, j'avais couché chez tante Oberline, ainsi qu'elle avait convenu avec ma mère. Je fus réveillé en pleine nuit pour m'habiller, boire du café chaud, et partir avec elle avant l'aube.

Pendant longtemps, j'eus l'impression de marcher les yeux fermés, sans parler, sans entendre un bruit ni une parole, n'éprouvant pourtant aucune crainte, jouissant plutôt, d'une sorte d'euphorie fantasmagorique. Et après le lever du jour, nous avions sans doute parcouru des distances très longues et commencions à rencontrer des travailleurs qui s'en allaient aux champs.

Nous nous sommes arrêtés maintes fois pour uriner, manger, nous soulager dans les buissons, demander notre chemin, ou pour cueillir les fruits de la savane – des goyaves et des icaques – qui abondaient en telle quantité, que je projetai d'organiser, dès mon retour, une expédition avec quelques camarades pour aller en manger jusqu'à n'en plus pouvoir.

— Ça se voit que c'est loin, ici, et qu'il n'y a pas beaucoup d'enfants, faisait remarquer tante Oberline.

En effet, le pays que nous traversions, offrait à la vue beaucoup moins de

plantations et de jardins que les terres de Rivière-Salée. Dans l’après-midi, je commençai à sentir la fatigue. Pour la première fois peut-être. La plante des pieds me brûlait à force d’avoir été meurtrie par la terre que les roues des cabrouets avaient sillonnée après la pluie et qui s’était durcie au soleil, on aurait dit des tessons ; j’avais les mollets tour à tour endoloris et engourdis.

À d’autres moments, j’avais tant soif que je mourais d’envie de demander à tante Oberline s’il nous restait encore beaucoup de route ; je ne voyais pas apparaître la mer et m’inquiétais secrètement du jour qui déclinait. Mais je me taisais de crainte qu’elle ne me rabroue en disant :

— Pourquoi demandes-tu cela ? Es-tu déjà si fatigué ? Tu es plus jeune que moi et tu as mangé autant que moi.

Heureusement, tante Oberline ne marchait pas très vite. Il me semblait au contraire, que si je connaissais le chemin et que je marchais devant, c’est elle qui aurait du mal à me suivre.

Plus le voyage s’étirait, plus la fatigue me gagnait, et plus grandissait en moi – avec la soif qui me desséchait la gorge – une envie, comme je n’en avais jamais ressentie, de voir la mer.

Or, nous arrivâmes à la nuit noire.

L’Anse Mitan était enfouie au pied d’une butte qu’il fallait descendre à l’aveuglette ; c’était comme un gouffre regorgeant d’obscurité, au fond duquel luisait faiblement la clarté de quelques cabanes de pêcheurs. Mais avant d’avoir perçu la rumeur lointaine qui rendait l’air plus dense à mes oreilles, j’avais humé je ne sais quoi, et j’étais sûr que c’était l’odeur de la mer – tout comme à la campagne, certaines odeurs avertissaient de la proximité d’un parc à bestiaux. D’ailleurs, à mesure que nous approchions, j’avais l’impression d’aller vers une savane invisible où paissaient d’étranges animaux.

Alors, brusquement, rien ne parvint à ma conscience, exactement comme si cette rumeur et cette odeur, ajoutées à la fatigue de la marche, m’avait enveloppé d’une torpeur qui m’isolait complètement. Ai-je bu, ai-je mangé ? Je ne saurais dire à quel moment ni quoi et ne fus pas peu surpris de me trouver, le lendemain, allongé sur un divan étroit, dans une pièce qu’emplissait déjà la lumière du jour.

Devais-je rester couché ?

La crainte d’avoir peut-être trop dormi me suggéra plutôt de me lever. J’entendais parler dans la pièce à côté. Je reconnus la voix de tante Oberline et celle de Mamzelle Vital. J’aurais cru que c’était le même bavardage de la veille qu’elles poursuivaient, sans s’être jamais couchées.

La mer ?

Il me semblait que l’air que je respirais était étranger à mes narines, et je n’avais pas encore prêté attention à un bruit que faisait au-dehors quelque chose qui pourrait être un portail sans cesse ouvert et fermé par le vent, en raclant un sol rocailleux.

C’est alors que je me rappelai que j’étais au bord de la mer.

D’un bond, je me levai pour aller dire bonjour à tante Oberline et Mamzelle Vital.

— As-tu fait ta prière et remercié Dieu de nous avoir fait faire un bon voyage ? me demanda tante Oberline.

Je ne m’attendais point à la question, mais je sentis que tante Oberline serait morte de confusion si j’avouais que je n’y avais point songé ; je répondis donc le plus innocemment du monde :

— Oui, tante.

Et elle feignit de me croire.

Apparemment, Mamzelle Vital vivait seule dans sa grande maison de bois peint ; or il y avait un incessant mouvement de personnes, hommes, femmes et jeunes gens qui entraient, demandaient quelque chose, souriaient ; qui prenaient ou déposaient quelque chose ; qui disaient quelques mots ou se lançaient dans une longue explication ; qui se mettaient à faire la vaisselle ou à balayer ; qui sortaient, rentraient, repartaient. Et l’on riait aux éclats à tout instant ! Je m’aperçus bien vite qu’il s’agissait des frères, neveux, nièces et filleuls de Mamzelle Vital, qu’ils habitaient les autres maisonnettes disséminées dans l’anse et venaient, pour lui être agréables, lui porter du poisson et des provisions, prendre son linge à laver ou à repasser, lui rendre de petits services. Et tante Oberline de dire aux uns et aux autres :

— Laissez donc ça ; je le ferai puisque je suis là.

Mamzelle Vital (sa physionomie était le seul souvenir que je gardais de la veille) avait le visage, les cheveux, les mains et les pieds propres, comme si c’était uniquement l’air de la mer qui lui nettoyait la peau. À croire qu’à l’Anse Mitan, au contraire de Petit-Bourg, la poussière et la boue n’existaient pas. Toute sa personne dégageait un tel degré de propreté que je n’osais l’approcher.

Quant aux enfants – deux ou trois, entrevus au passage – autant ils m’avaient paru être intimidés par tante Oberline, autant ils manifestaient une indifférence totale à mon endroit, ce qui m’affectait profondément. Ils avaient sans doute

senti que j’étais un gosse de l’intérieur des terres, et pour eux je n’existais pas, ne sachant ni ramer, ni tresser des nasses, ni pêcher des « chats-trou » au pied des falaises de la côte, ni souffler dans les conques de lambi. D’un seul coup d’œil ils avaient dû voir tout cela.

Le sentier, qui descendait vers le rivage, passait sous un petit bois de raisiniers. Le sol s’était mis à frémir, à mon approche, de la fuite d’une multitude de petits crabes roux, fugaces comme des araignées, dont les pattes ressemblaient à des fils de cuivre articulés ; je me serais plu à les poursuivre, si ne m’étaient apparus, dans une explosion de couleurs, la mer, le sable et les cocotiers de la plage.

Un groupe d’enfants, dont les plus jeunes étaient nus, couraient sur le sable à pleine vitesse, puis cassaient brusquement leur course pour se jeter dans l’écume des vagues, d’où ils ressortaient, le corps luisant de l’éclat du soleil.

Plus près, des hommes, portant des chapeaux de paille différents de ceux des travailleurs des plantations, halaient un canot peinturé comme un cheval de bois.

Et subjuguant l’enfant de l’intérieur que j’étais, par son étendue, son haleine, sa puissance latente sous sa mouvance convulsive, la mer… la mer…

D’un bleu étourdissant !

Jamais je ne m’étais senti aussi seul devant tant de choses nouvelles.

Me trouvais-je en un pays plus haut ou beaucoup plus bas que Petit-Bourg ? J’étais bien incapable de le savoir. Le sol, à mes pieds, n’avait pas sa vraie consistance.

Mais la mer était aussi bleue que je la voyais de n’importe quel morne de mon pays terrien.

Je fis alors quelques pas sur le sable.

Tante Oberline m’avait dit :

— Je te ferai te baigner cet après-midi. Je suis trop occupée ce matin.

Je voulais seulement toucher la vague comme il m’était arrivé de caresser la crinière d’un beau cheval, le front d’un bœuf encorné, ou l’oreille d’un gros chien dont j’avais plutôt peur.

Je regardai longtemps la lame se retirer puis revenir, bourrue mais inoffensive, marquant à chaque fois le sable d’une éphémère bordure d’écume.

Puis, je me hasardai à mouiller les pieds.

Mais en rappliquant, la vague faisait un tel bruit cette fois, me sembla-t-il, que je ne pus la braver – pas plus que si j’avais agacé quelque mulet en liberté dans un pré, ou excité des guêpes rouges dans le creux d’un vieil arbre.

Je m’écartai instinctivement et fis un saut en arrière.

Une sensation de plongeon et de chute en même temps, et je roulais dans un tumulte d’eau, de sable, de varech et de mousse.

Je me relevai dans mes vêtements mouillés, sous les rires et les moqueries des gamins.

Le lendemain, m’apparut pour la première fois, titubant parmi les galets et les coquillages, un bernard-l’hermite, petit monstre attirant contre lequel tante Oberline m’avait déjà prévenu.

Le cahier d’Édouard Tanasio

Eugène était l’aîné.

Il faisait partie de la première division, que nous appelions la grande division.

C’est Édouard, le cadet, qui était mon camarade.

Eugène était vraiment plus grand et plus fort que nous. Il était même le plus grand, le plus costaud et le plus fort de toute la classe. Mis à part Philomon Hamel, le frère de Firmin, peut-être aussi âgé que lui, mais certainement pas aussi fort. Mais Philomon Hamel, sans compromettre son prestige de grand, plaisantait avec nous, jouait parfois aux billes avec nous, pendant la récréation ou après la classe du soir, et intervenait volontiers lorsque nous lui demandions d’arbitrer nos petites querelles Eugène, lui, ne nous inspirait que crainte et méfiance. À peine s’il souriait. Le seul jeu auquel il daignait s’associer, était le football, quand une balle nous tombait du ciel, et avant que deux ou trois jours plus tard, elle eût disparu dans un fourré impénétrable, ou qu’elle eût été « logée » dans le chéneau de la toiture de quelque maison haute.

Eugène était toujours vêtu de drill blanc, bien repassé, bien lissé, ses chaussettes strictement maintenues par un ruban élastique, ses souliers bien cirés ; quand il était assis à sa place, il ne se retournait jamais, ne bavardait avec personne, ne regardait que le maître, le tableau, son livre ou son cahier. Il gardait ses jambes repliées sous le banc, croisées à la hauteur des mollets, et imprimait à ses genoux et à ses cuisses qui semblaient toujours trop grosses pour ses culottes,

une perpétuelle petite vibration commandée par le serrement de ses mâchoires dont les muscles jouaient visiblement au bas de ses oreilles, de chaque côté, là où la tondeuse du coiffeur avait laissé une étroite bande de cheveux ras.

À la vérité, je n'en revenais pas de voir Eugène sur un banc d'école, alors que tous les gars du village qui avaient son âge et sa corpulence, travaillaient aux champs ou à l'usine. Car Eugène Tanasio était déjà, somme toute, un homme. Il avait de la moustache, de la vraie moustache d'homme dont il profilait le contour avec un rasoir ; s'il ne se rasait pas le menton, il aurait pu laisser pousser une petite barbiche aussi longue et touffue que celle du maître. Quant aux poils qui lui recouvraient la poitrine, ils débordaient jusque par le col Danton de sa chemise : un foisonnement de poils, auxquels j'imputais la voix grave dont il parlait comme un homme ! Au reste, tous les poils que l'on voyait sur ses jambes, entre l'ourlet de sa culotte et le bord de ses chaussettes, attestaient qu'il était depuis longtemps en âge de porter le pantalon – le grand pantalon, comme nous disions – mais ses parents avaient décidé que ce ne serait pas avant qu'il eût réussi à son Certificat d'Études.

Il faut avouer, qu'à la crainte que nous inspirait Eugène, s'ajoutait un peu d'envie et de jalousie que nous dissimulions sous un faux dédain, en affectant d'être scandalisés de ce qu'un élève de la classe, qui, de surcroît, avait fait sa première communion et assistait à la messe le dimanche, fît avec certaines femmes du village – des femmes, pas des petites filles –, des choses auxquelles s'adonnaient sans vergogne, dans les halliers ou en plein champ, les travailleurs de l'usine ou des plantations.

Édouard était beaucoup plus jeune que son aîné et, d'un an, plus âgé que moi. Ses parents l'appelaient Petit-Édouard, et nous, le petit Tanasio, puisque Tanasio tout court, c'était Eugène.

J'avouerai qu'il n'était pas tout à fait mon camarade. Ses parents étaient de ceux que des gens comme les miens saluaient respectueusement. Ils habitaient une maison pas très grande, mais bien peinte, entre des massifs de fleurs et un petit verger.

Leur père était, je crois, chef d'atelier à l'usine.

Il marchait comme s'il devait à chaque pas, lever le pied gauche à l'aide de son épaule. Il n'avait pas sa vraie jambe gauche, mais, sous son pantalon, une jambe en lames d'acier avec des ressorts et des attaches de cuir ou de caoutchouc. Un mutilé de la guerre de 14-18. Un de ceux (et ils étaient nombreux dans la commune) au sujet de qui, le maître nous répétait chaque

année, dans les préparatifs de la cérémonie du 11 Novembre, que c’étaient des héros parce qu’ils s’étaient battus et avait beaucoup souffert pour défendre la France, notre patrie.

Lui, Édouard, tout comme son frère, n’allait jamais nu-pieds et changeait de costume deux fois par semaine. Tout comme son frère, il ne parlait pas beaucoup et ne jouait guère pendant les récréations – à cause de ses souliers toujours bien cirés, de son costume toujours bien repassé, de ses cheveux toujours bien brossés – contrairement à mes camarades et moi, qui n’avions aucune entrave, aucun scrupule à courir, à nous ébattre, à brailler.

Toutefois, il était de ma division et, qui plus est, s’asseyait sur le même banc, à côté de moi.

Autant j’aurais peut-être envié ce qui avantageait son frère : sa moustache, les poils de sa poitrine, sa voix ou la musculature de ses mollets, autant tout en lui m’était indifférent. Rien ne me paraissait préférable à mes jambes, plutôt grêles mais rapides à la course, à ma peau, pas boutonneuse comme la sienne bien que plus noire, à mon costume de drill sombre auquel manquait toujours un bouton à la braguette ou pour retenir les bretelles, à ma tignasse que le peigne ne tourmentait pas tous les jours.

Eugène en imposait ; mais Édouard, qui pourtant lui ressemblait autant qu’on peut ressembler à son frère, Édouard était de ceux qui comptaient le moins dans la classe.

Toutefois ce garçon avait quelque chose qui me subjuguait, que j’admirais et enviais plus que tout ce que j’avais déjà vu d’admirable et d’enviable : une écriture que je m’évertuais à imiter et qui m’obsédait à ce point que je passais des heures en dehors de l’école à faire des pages de copie et de rédaction afin d’y parvenir.

Avant que j’aie pu voir une œuvre qui me procurât une émotion esthétique, l’écriture d’Édouard Tanasio m’avait paru être un chef-d’œuvre. Le blanc du papier, la transparence et les reflets de l’encre violette, la course des traits, avec les pleins et les déliés coulant l’un dans l’autre, tels des sons ou les mots dans une voix qui chante ; ses majuscules, ses boucles, ses jambages et ses hampes gesticulant en équilibre entre les rayures ; l’absence de toute souillure (Édouard Tanasio avait constamment la main posée sur un buvard lorsqu’il écrivait), de toute rature ; la netteté et la justesse du trait qu’il tirait à la règle pour séparer le problème de la dictée, la morale de la récitation, tout cela faisait du cahier d’Édouard Tanasio un objet fascinant – et je mourais en moi-même de ne pouvoir réaliser rien de semblable.

Le petit Tanasio avait, sans contredit, la plus belle écriture de toute la classe ; mais je crois que, de tous les élèves, j'étais le seul à ne pas être satisfait de la mienne. Sauf un ou deux peut-être, tous les autres écrivaient mieux que moi, et je ne crois pas qu'aucun d'eux fût, autant que moi, en admiration devant l'écriture d'Édouard Tanasio.

Il se peut aussi que personne n'accordait d'attention particulière au cahier d'Édouard Tanasio, le seul cahier qui méritât les égards de chacun, étant le Cahier de Roulement. Un cahier très spécial par son épaisseur, sa couverture cartonnée, de couleur verte, portant son titre en caractères d'imprimerie, avec ses pages en papier glacé numérotées aussi à l'imprimerie, et sur lequel, à tour de rôle, chacun était soumis à l'épreuve de faire de sa plus belle plume et de toute son émulation, tous les exercices écrits qu'amenait le jour où lui était échu l'honneur de le tenir.

Peut-être même, certains n'avaient pas remarqué que l'écriture d'Édouard Tanasio était plus belle que celle du maître – laquelle était un modèle. N'empêche que c'était comme Édouard Tanasio que j'aurais aimé écrire. Pas comme le maître.

Alors, non seulement, pendant les exercices écrits, mes yeux se livraient en dessous à un va-et-vient continuel entre le cahier du petit Tanasio et le mien – au risque de me faire accuser de copier sur mon voisin, moi qui étais, de notoriété, plus fort que lui en orthographe, en grammaire, en français, et même en calcul –, mais de plus, je m'évertuais à relever tous les détails du maintien d'Édouard Tanasio : la position de ses bras, son torse toujours droit, ses pieds qui reposaient sur l'entretoise de la table, et la façon dont il tenait, inclinait et impulsait son porte-plume.

Je savais par cœur la forme de toutes ses lettres, aussi bien les majuscules que les petites, la silhouette de tous ses chiffres, la disposition de ses opérations. Jusqu'à ses signes de ponctuation. Je pouvais les contrefaire, séparément.

Pourtant, mon écriture ne parvenait pas à ressembler à celle d'Édouard Tanasio. Au contraire, plus je m'astreignais à saisir les traits les plus caractéristiques de son écriture, plus la mienne avait l'air de me bouder et me devenait antipathique.

J'aurais démonté Édouard Tanasio de toutes les pièces dont le rouage produisait la merveilleuse écriture, pour lui dérober ne fût-ce qu'un peu de son génie.

Je ne sais combien de temps dura ma secrète entreprise, mais au fur et à

mesure que je me rendais compte qu'elle était vaine et chimérique, je regardais Édouard Tanasio d'un œil de plus en plus froid, de plus en plus sévère.

Il avait d'ailleurs baissé dans mon estime depuis que j'avais compris que, trapu comme il était, il ne deviendrait certainement pas aussi grand que son frère. Puis, ce furent ses mains que je commençai à ne plus aimer voir. Elles étaient petites, épaisses, peu mobiles dans leurs articulations, pareilles à ces crabes qui font toujours semblant de dormir pour mieux pincer qui se fie à leur inertie. À d'autres moments, c'était le geste qu'il esquissait pour ne pas froisser sa veste ou pour ne pas tacher ses manches sur le bois de la table, qui faisait injure à mon inobservation de précautions de cette sorte.

Ainsi, peu à peu, j'en vins à ne plus regarder Édouard Tanasio, ni ses furoncles à son front, ni ses mains, ni son cahier.

Je continuais à lui souffler lorsqu'il récitait : *Océano nox* ou *Les orphelins,* et lui qui savait, tout comme Eugène d'ailleurs, se faire entendre sans qu'il eût besoin de remuer les lèvres, me venait à la rescousse chaque fois que j'étais désemparé par une question sur le cours de la Seine, la victoire de Bouvines ou la bataille d'Azincourt, dont la réponse me semblait au bord d'un abîme que ma mémoire ne pouvait franchir.

L'écriture d'Édouard Tanasio me préoccupait de moins en moins.

D'ailleurs, je n'avais plus envie d'embellir la mienne.

Le retour de Mamzelle Annette

Monsieur Ernest n'avait pas de femme. Il était des rares que la Mission n'avait pas décidés à se marier. Moi, je n'allais pas encore à l'école, et ma mère disait qu'elle aimait mieux me voir passer mes journées à faire la petite bonne chez Monsieur Ernest, que de me laisser gambader par tout le bourg, pendant qu'elle et mon père étaient au travail sur la plantation, ou libre de suivre les garçons à travers toutes les savanes du pays environnant et, avec eux, patauger dans les ruisseaux, grimper aux arbres et me batailler comme une galvaudeuse.

Au demeurant, faisait-elle remarquer, mes robes s'usaient beaucoup moins et je ne me retrouvais plus chaque soir, sale, écorchée et à demi-nue dans des vêtements crottés et réduits en charpie – lesquels pourtant avaient été bien

raccommodés et propres, le matin. Et puis, que c’était une vraie tranquillité d’esprit pour elle de penser, tout le temps qu’elle était à désherber les cannes du béké, que je devais être en train de laver la vaisselle ou les torchons ou de balayer le pas de porte de Monsieur Ernest, au lieu de me livrer à des extravagances qui ne lui rapporteraient que désagrément le soir. Elle estimait que c’était beaucoup mieux ainsi pour une petite fille, et tout à son honneur, à elle, qui m’avait inculqué le savoir-faire. Mon père ne partageait pas cette façon de voir, mais de beaucoup, je me plaisais mieux à rendre de petits services à Monsieur Ernest qu’à passer tout mon temps à jouer.

Mon père, lui, faisait valoir que la maison de Monsieur Ernest était, en fait, un lieu de réunion, et que les clients y tenaient des propos qui n’étaient pas toujours adaptés aux oreilles d’une petite fille de sept ans, et puis…

— Et puis, répétait mon père sur un ton de défiance, faudrait pas que Ernest, parce qu’il est mulâtre, faudrait pas qu’il croie que c’est tout naturel que notre enfant, qui a la peau noire, lui serve de petite bonne.

Et encore :

— Pourquoi ne s’est-il pas marié avec Annette ? Parce que, en réalité, il considérait Annette comme sa bonne, ni plus. Tu comprends bien que si le mulâtre renie la négresse qui est sa mère, ce n’est pas une négresse qu’il prendra pour femme. Et moi, si j’étais une femme, jamais un mulâtre ne me…

— Assez ! vociférait ma mère, ne va pas dire des insanités devant cette enfant. Si tu étais une femme, tu serais bien fière de faire pour un mulâtre, un enfant qui n’ait pas les cheveux crépus. Tu sais qu’il n’y a rien qu’une négresse aime tant qu’un homme et un enfant à cheveux soyeux !

Le ton de la dispute montait de plus en plus, et soudain ma mère partait d’un éclat de rire, de ce rire qu’opposent les femmes à tel argument qu’elles trouvent des plus absurdes. Et elle ajoutait :

— Et bien, pendant que tu y es, dis simplement que tu regrettes de m’avoir épousée.

Alors mon père se levait brusquement, prenait son lourd chapeau de fibres et sortait.

Pourtant, lui, cela lui plaisait autant qu’à ma mère, d’entendre dire que j’étais une petite fille remarquablement propre, et diligente, et qui, tout en jouant, avait transformé la maison de Monsieur Ernest à ce point qu’on ne dirait jamais que c’est le travail d’une enfant.

La maison de Monsieur Ernest était une vieille baraque en planches qui n’avait jamais été peinte et avait pris, de ce fait, l’aspect de tout ce qui est

abandonné à la pluie et au soleil dans la touffeur du climat. D’ailleurs, elle n’appartenait même pas à Monsieur Ernest. Elle faisait partie de quatre ou cinq autres que Madame Achi, une des grandes propriétaires du bourg, louait à une dizaine de familles.

Ce qui la distinguait des autres baraques alignées du même côté de la rue, c’est que, au lieu d’être plus ou moins penchée d’un côté, elle partait à la renverse, gardant cependant sa toiture de tuiles moussues comme Siméon qui, même lorsqu’il était saoul, titubait et culbutait, sans que son vieux képi crasseux décollât de sa nuque.

Il y avait, au-dessus de l’entrée, un panneau encadré sur lequel on avait peint des lettres, que les craquelures de la peinture et la poussière dont elles étaient imprégnées, avaient effritées jusqu’à les rendre illisibles, mais les mots se devinaient aisément ; la porte restant toujours ouverte, tout le monde pouvait voir que c’était là que Monsieur Ernest taillait les cheveux et la barbe des hommes du bourg et des environs – du moins ceux qui ne trouvaient pas que ses tarifs étaient trop élevés. Car il y avait dans chaque quartier un homme, ouvrier à l’usine ou tâcheron des plantations, qui possédait une paire de ciseaux, un rasoir, parfois même une tondeuse, et qui, le dimanche matin, avant la messe de préférence, remplissait l’office de coiffeur, moyennant une rétribution modique – la clientèle se composant d’ailleurs presque exclusivement de voisins et d’amis.

Mais, Monsieur Ernest était le coiffeur du bourg, comme Monsieur Édouard était le cordonnier, Mamzelle Élodie, la couturière, ou Madame Almatisse, la pâtissière. Chez lui, il y avait des glaces qui reflétaient presque toute la pièce, et dans lesquelles plusieurs personnes à la fois pouvaient se voir presque en entier. Monsieur Ernest barbouillait le menton et les joues de ses clients, de mousse de savon de toilette et les frictionnait avec de l’eau de Cologne qui sentait bon jusque dans la rue ; de plus, il possédait cet appareil prestigieux au moyen duquel, en manière de touche suprême, quand il avait fini de lui tailler les cheveux, il enveloppait la tête du client d’un nuage de parfum.

Est-ce que je me rappelle à quelle occasion j’entrai pour la première fois chez Monsieur Ernest ?

Il me semble que c’était pendant cette période où il restait tous les après-midi assis sur une chaise devant sa porte, un bras enveloppé et suspendu à son cou par un madras. Il avait fait une chute de cheval, alors qu’il se rendait à Desmarinières, voir son vieux père. Ce devait être à cette époque-là, en effet, que Monsieur Ernest m’a appelée la première fois, pour me demander de lui faire une petite commission. Il ne pouvait pas tailler les cheveux ni raser les

mâchoires, puisqu’il s’était cassé le bras. Il restait toute la fin de l’après-midi assis devant sa porte, sur une chaise, comme se mettent souvent les hommes lorsqu’ils causent dehors : les cuisses chevauchant le siège, et la poitrine tournée contre le dossier, à la place où les bonnes manières exigent – aux enfants surtout – que s’appuie le dos. Son bras, cassé et replié en équerre dans le madras, reposant sur le haut du dossier, Monsieur Ernest regardait passer les gens dans la rue, ceux qui s’en retournaient de leur travail et ceux que le petit bateau à vapeur, que nous appelions le yacht, venait de ramener de la ville où ils étaient allés vendre leurs fruits, leurs légumes, de la volaille, des œufs, et qui se hâtaient de regagner à pied, leurs cases dans les hauteurs des environs. Un beau spectacle auquel tout le bourg prenait plaisir chaque soir.

C’était probablement pendant qu’il avait son bras cassé ; et un après-midi, comme je passais, il avait dû m’appeler :

— Hé, petite ! Qui est ton père ?… Eh bien, viens me rendre un petit service.

Être serviable faisait partie des premiers devoirs des enfants envers les grandes personnes. Celles qui avaient des enfants assez grands pour faire les courses ne recouraient guère aux enfants des autres ; en revanche, nous incombaient les courses et les corvées de toutes celles, qui, n’ayant pas d’enfants, nous requéraient à chaque occasion.

Certes, il y avait quelques-uns d’entre nous qui ne se prêtaient pas de gaîté de cœur à cette manière de servitude. Ils étaient réputés « malhonnêtes », car ils prenaient des airs maussades ou, faisant semblant de n’avoir pas entendu, s’enfuyaient.

Moi non plus, du reste, je n’aimais pas être interpellée à tout bout de champ, et être propulsée d’une maison à une autre pour demander ceci ou dire cela de la part de Madame Une telle ou de Monsieur Machin.

Mais Monsieur Ernest avait un bras cassé qui pendait sur sa poitrine par une courroie faite d’un madras passé autour du cou ; et il n’avait ni femme ni enfant. Rien d’étonnant donc que sa maison fût dans un tel désordre, lorsque j’y entrai pour la première fois.

Le salon de coiffure communiquait par le fond avec une arrière-boutique, et, sur un côté, avec la chambre. L’arrière-boutique elle-même donnait sur une autre pièce que Monsieur Ernest avait dû abandonner aux petits lézards verts, aux araignées et aux cancrelats qui y pullulaient ; les poutres et les planches avaient été minées par l’humidité et les termites, et ce sont ces atteintes à la base qui faisaient pencher la maison. La fenêtre était sortie de ses gongs ; le parquet, auquel manquaient des lames entières, m’épouvantait à cause des bêtes que j’y

voyais grouiller ou que j'imaginais dans les trous noirs, bien que j'eusse aimé fouiller dans l'amas de chiffons, d'ustensiles hors d'usage, de caisses démolies, et dans tout le rebut couvert de poussière et de moisissure : un vrai dépotoir.

Lorsque j'entrai pour la première fois chez Monsieur Ernest, l'état du salon de coiffure, et de l'arrière-boutique surtout, me fit songer aux cris de ma mère et à la fessée que j'aurais reçue, si j'avais été à l'origine d'un tel désordre et avait accumulé tant de saleté.

Pourtant, ce désordre, cette saleté n'étaient pas dénués de séduction puisque d'emblée, ils m'offraient l'occasion d'exercer un talent que je tenais de ma mère, et dont je n'avais jamais pu apprécier l'étendue et la valeur. Ma mère étant très exigeante sur la tenue de la maison et la propreté du corps, me faisait plus souvent des critiques et des reproches que des compliments.

Alors, je fis comme si c'était quelque maison abandonnée que je venais de découvrir par la grâce du merveilleux, et que j'entreprenais de nettoyer avec toute l'application et la coquetterie que je pouvais déployer pour épater mes camarades.

Tout ce que la poussière, la crasse ou la rouille avait recouvert et enlaidi – les outils, les ustensiles, les meubles, le parquet et les lames des persiennes – avait retrouvé un tel aspect de propreté que lorsque Monsieur Ernest expliquait que j'étais l'artisane de cette métamorphose, certains pensaient tout haut :

— C'est une enfant comme ça qu'il m'aurait fallu ; j'en ai une qui est même un peu plus âgée, mais y a que le jeu qui l'intéresse.

Depuis, c'était chaque jour que ma mère recevait des compliments sur la façon dont, pour m'amuser, je faisais le ménage de Monsieur Ernest.

Encore une qui ne manquait jamais l'occasion de vanter mes talents : Léonor !

C'était elle qui préparait chez elle, les repas de Monsieur Ernest, et les apportait, midi et soir, dans un plateau recouvert d'une serviette blanche.

Or, non seulement je lavais pour elle la vaisselle, après chaque repas de Monsieur Ernest, mais je lui rapportais le tout bien propre, rangé dans le plateau, jusque chez elle, au bas du bourg.

Elle faisait mon éloge avec tant de conviction, qu'il ne se passait pas de jour qu'une femme ne s'arrêtât devant la porte pour allonger le cou à l'intérieur et s'exclamer :

— Oh ! Oh ! Oh ! Voyez comme la petite fille a embelli cette maison !

— Et toute seule, sans qu'on lui ait rien demandé, rien expliqué, ajoutait Monsieur Ernest d'un air détaché.

— Toute seule ! Et aussi bien qu'une grande personne.

Son bras cassé, maintenant guéri, Monsieur Ernest paraissait aussi content de s'en servir qu'il prenait plaisir à montrer, à tous ceux qui venaient, le gonflement que laissait encore la fracture. Sa clientèle était composée surtout des notables du bourg et des environs qui avaient besoin de se faire tailler les cheveux et la barbe, pour assister à un enterrement ou à un baptême. Ils arrivaient, certains sur leur mulet qu'ils accrochaient à un fer à cheval fixé sur le bord du toit, à l'entrée du passage étroit qui séparait la maison de Monsieur Ernest de celle d'à côté, et ils s'installaient avec leurs bottes, dans le gros fauteuil – semblable à un jouet pour grands enfants – que Monsieur Ernest faisait pivoter pour leur couper les cheveux tout autour, sur la nuque et les tempes.

Le soir surtout, il y avait beaucoup de monde : ceux qui attendaient leur tour, ceux qui avaient fini et restaient là pour continuer à parler et à rire, et ceux qui étaient venus, avec une mandoline, une guitare ou un banjo, faire de la musique et chanter les chansons à la mode : le succès du dernier carnaval, nouvellement arrivé de la ville, ou quelque romance venue de France, on ne savait comment, sur quel alizé ou roulée dans quelle vague. Malheureusement, à ces moments, je ne pouvais guère être là ; je n'avais aucune raison d'y être (une enfant ne doit pas se trouver là où plusieurs grandes personnes sont assemblées !) sauf, si l'un d'entre eux m'avait appelée pour m'envoyer acheter une roquille ou une chopine de rhum pour offrir une tournée.

Je prenais un tel plaisir à tout laver, essuyer, frotter, ranger, que j'aurais voulu que Monsieur Ernest manifestât sa satisfaction en gardant chaque chose, ou plutôt, en remettant scrupuleusement chaque chose, à la place que je lui avais assignée.

Mais Monsieur Ernest était si désordonné, que chaque matin en rentrant chez lui, j'aurais cru que, mécontent de ce que j'avais fait la veille, il avait rageusement tout déplacé, tout éparpillé, tout sali.

Pourtant chaque matin, sans qu'il prêtât la moindre attention à ce que je faisais, je recommençais ; et, pour finir, après que le salon de coiffure et l'arrière-boutique eurent été balayés, les outils essuyés et rangés sur la console en mahogani derrière laquelle se dressait un grand miroir, les assiettes et les verres lavés et alignés sur la table, je poussais le raffinement jusqu'à disposer dans un vieux plateau de bois de Guyane, quatre verres, une petite cuiller et un citron vert que j'avais été cueillir dans la cour de Mademoiselle Mayotte (je ne lui demandais même plus la permission) afin que tout fût prêt pour le premier

punch de midi.

Après quoi, j'emportais la vaisselle du déjeuner chez Léonor, puis j'allais rejoindre mes camarades. Et quand nos jeux n'étaient pas trop animés, je profitais d'un moment de relâche pour retourner voir si Monsieur Ernest n'avait pas besoin de mes services.

Tous les après-midi, Monsieur Ernest faisait la sieste. Le salon de coiffure n'en restait pas moins ouvert, mais personne n'y venait : pour tous ceux qui ne travaillaient pas à l'usine ou dans les plantations, c'était aussi l'heure de la sieste. Ayant ce privilège d'y entrer à n'importe quel moment de la journée, cela me plaisait de rester là et de vaquer à quelques petits rangements, par exemple, sans faire le moindre bruit, de façon que Monsieur Ernest, à son réveil, eut l'impression que tous les objets qu'il avait déplacés, s'étaient d'eux-mêmes remis à leur place.

J'en profitais aussi pour me regarder longuement dans les miroirs – surtout dans le grand panneau de glace qui surmontait la console sur laquelle s'alignaient les outils. En face, un autre, un peu plus étroit, vous faisait voir si vos cheveux étaient bien arrangés derrière votre tête, ou si votre robe n'était pas déchirée dans le dos. J'étais drôle, jolie, admirable. Non, jamais ne me venait la tentation d'utiliser les accessoires que je rangeais : ni la poudre de talc, ni l'eau de Cologne. Et ce n'était pas par la seule crainte que Monsieur Ernest s'en aperçût ! J'étais tout simplement persuadée que j'avais à faire à des attributs de grandes personnes, et m'en servir m'eût peut-être porté préjudice.

J'étais souvent assise dans l'arrière-boutique à feuilleter de ces catalogues que Monsieur Ernest recevait de France, et qui étaient illustrés de peignes, de tondeuses, de flacons de lotion, de têtes de femmes et d'hommes blancs, avec de beaux cheveux lisses ou ondulés et luisants, encore plus beaux que ceux des mulâtres et des mulâtresses. Je m'arrêtais de tourner les pages pour écouter ronfler Monsieur Ernest. Je n'étais jamais entrée dans la chambre de Monsieur Ernest, d'ailleurs toujours fermée. Une fois qu'elle était restée entrouverte, juste le temps pour Monsieur Ernest d'aller y prendre quelque argent pour m'envoyer faire une course, j'aperçus le montant d'un lit en fer, garni d'anneaux et boules de cuivre, et le dossier d'une chaise chargée de linge.

La bonne éducation interdisant formellement aux enfants de pénétrer dans les pièces où les grandes personnes se mettent nues pour se laver, s'habiller et faire tout ce que les enfants ne doivent pas voir, je n'avais jamais mis les pieds dans la chambre de Monsieur Ernest, et je concevais naturellement que je ne pouvais pas y entrer.

Je restais donc là, et j'écoutais ronfler Monsieur Ernest.

Mon père aussi ronflait lorsqu'il dormait, et on aurait dit un bonhomme qui prend sa grosse voix pour faire peur aux enfants. Monsieur Ernest, lui, émettait un sifflement assourdi, je pensais à une grosse pompe à air que je me serais amusée à actionner à vide, en essayant d'empêcher l'échappement d'air. Mais alors que certainement je me fusse lassée assez vite d'entendre une pompe aspirer et refouler l'air, le bruit du souffle de Monsieur Ernest me retenait là, immobile, attentive, jusqu'à la fin de la sieste.

Je l'entends alors s'ébrouer, bâiller et s'étirer en même temps. J'entends, au cliquetis de la boucle de sa ceinture, qu'il remet son pantalon. Voilà la porte qui s'ouvre ; il est devant moi, les cheveux en désordre, les yeux tout rapetissés ; en me voyant, il dit :

— Oh ! Tu es là ? Il se penche aussitôt sur la grande cuvette de faïence encastrée dans la petite table peinte en blanc, au-dessus de laquelle il lave la tête de ses clients. Il se mouille le visage, puis il peigne et brosse ses cheveux dont les mèches noires s'enroulent sur elles-mêmes à chaque coup de brosse.

Il était parfois de fort belle humeur, et, après s'être bien regardé dans les glaces, il enfouissait la main dans la poche de son pantalon, faisant bruire de cette monnaie qui semblait ne jamais tarir dans la poche des hommes, et la retirait en me disant :

— Tiens, c'est pour toi. Une pièce de deux sous que je me hâtais d'aller dépenser chez Mamzelle Pauline qui plaçait sur le rebord de sa fenêtre, un tray garni de friandises à la noix de coco, dont la séduction ne permettait à aucun de nous de garder, pendant plus d'une heure ou deux, la pièce de cinq centimes que la chance avait pu lui mettre dans la main.

Souvent aussi, quand il avait fini de faire la sieste, et que le premier client de l'après-midi n'était pas encore arrivé, Monsieur Ernest m'envoyait lui acheter un papier à lettre et une enveloppe chez Madame Formosanthe – si celle-ci venait de vendre de la graisse ou de débiter de la viande salée, il lui fallait le temps de se savonner les mains et de les essuyer avant de me servir –, et il s'asseyait à la table qui se trouvait dans l'arrière-boutique pour écrire longuement une lettre qui me valait tout un programme de plaisirs : la porter au bureau de poste, au bas du bourg, de façon que chacun me voit avec une lettre à la main ; acheter un timbre et me délecter à le lécher pour le coller ensuite soigneusement sur l'enveloppe ; enfin la livrer, en la glissant dans la boîte aux lettres, au mystère que même le passage quotidien de la « postale » n'était parvenu à éclaircir dans mon esprit, qui l'emportait, sans manquer son but, quel que fût le pays et l'endroit, jusqu'à

la personne dont le nom était écrit dessus.

Je ne m'étais jamais souciée de savoir à qui Monsieur Ernest écrivait aussi souvent, si c'était chaque fois à la même personne, pas plus que, lorsque le matin, Testilla, la factrice, lui remettait une lettre, j'aurais cherché à savoir d'où et de qui elle pouvait venir.

Pourtant, lorsqu'un matin je trouvai Mamzelle Annette là, comme si elle y avait toujours été, comme une femme qui est chez elle, je me rappelai aussitôt la dernière lettre qu'avait reçue Monsieur Ernest, et combien il avait été visiblement transfiguré pendant toute la journée. Au demeurant, personne dans le bourg n'avait eu vent que Mamzelle Annette arriverait, sinon ma mère et mon père l'auraient su et m'en auraient parlé d'une façon ou d'une autre.

Or, ce matin-là, je la trouvai… Non, ce fut beaucoup plus surprenant que cela !

Monsieur Ernest était en train de se raser, debout devant la grande place dans laquelle on voyait tout ce qu'il y avait dans la pièce ; moi j'avais balayé l'arrière-boutique, et je finissais de bien laver les verres avec des feuilles de haricot écrasées – c'est ainsi que je voyais faire par toutes les femmes lorsqu'elles manquaient de savon, ou qui prétendaient que c'était encore mieux qu'avec du savon, car les feuilles de haricot conjurent le mauvais esprit qui pousse à boire du rhum –, et, tout à coup, juste au moment où je posais le plateau de bois de Guyane avec les verres propres au milieu de la table, j'entends une voix de femme qui dit :

— Je m'étais si profondément rendormie que je n'ai même pas senti à quel moment tu t'es levé.

Je sursaute, fais un pas, me penche, et je vois une grande femme, les cheveux roulés avec des papillotes, toute enveloppée dans un peignoir à larges fleurs. Elle, aussi, paraît un peu surprise de me voir ; mais moi, j'étais si troublée, que j'en oubliai de lui dire bonjour. Monsieur Ernest qui s'en aperçut, lui dit :

— C'est la petite à Stéphanise. Tu sais ? Stéphanise qui s'est mariée avec le grand Léon. Elle vient, comme ça, me rendre de petits services ; elle ne va pas encore à l'école.

Et à moi :

— C'est Mamzelle Annette… Dis bonjour à Mamzelle Annette.

— C'est gentil, ça ! dit-elle, avec un sourire aimable.

D'une main, elle serrait le pan de son peignoir sur ses cuisses, et de l'autre, refermait le col sur le volume que dessinait le contenu du peignoir sur sa poitrine.

Elle me demanda mon nom. Je n’étais pas encore revenue de ma stupéfaction ; Monsieur Ernest ajouta :

— Mamzelle Annette était en ville. Elle est arrivée hier soir.

Il se versa de l’eau de Cologne dans une main, et tapota vivement ses joues en faisant la grimace.

Je pris le balai et me mis à balayer l’arrière – boutique pendant que Mamzelle Annette, derrière moi, promenait son regard sur chaque chose en disant :

— Très bien, très bien.

Mais je ne savais si c’était un compliment qui s’adressait à moi ou une réflexion qu’elle se faisait à elle-même.

Quand j’eus fini de balayer, Monsieur Ernest qui, toujours devant la glace, brossait maintenant ses cheveux qu’il avait enduits de vaseline, dit à Mamzelle Annette :

— Si tu as quelques courses à faire, tu peux disposer d’elle. Elle est vive comme une puce.

— Je n’ai pas encore réfléchi, dit Mamzelle Annette, je ne sais pas encore ce que je vais faire aujourd’hui.

Tout en parlant, elle s’était approchée de lui. Sa bouche et ses yeux, à elle, étaient tout près de son visage, à lui, dont la peau était claire, car il venait tout juste de la lisser avec de l’eau, du savon de toilette, du parfum. J’étais dans l’arrière-boutique, mais la glace du mur, derrière le fauteuil tournant, me renvoyait toute la partie du salon de coiffure où ils étaient debout. Lui la fixait d’un regard de plus en plus tendu, qui semblait l’attirer et la transpercer lentement.

Alors, tout d’un coup, j’entrai dans le salon de coiffure.

Ce n’est pas moi qui appris à ma mère que Mamzelle Annette était chez Monsieur Ernest. Elle et mon père l’avaient su aussitôt.

Tout le monde le savait déjà. Tout le monde en parlait :

— Elle a été en ménage avec lui longtemps.

Tout le monde, y compris les enfants. Les grands, bien sûr ; pas ceux de mon âge.

— C’est depuis la Mission qu’elle l’avait quitté. D’ailleurs, moi, j’étais beaucoup trop jeune, et mes parents n’habitaient certainement pas encore cette maison de la Cour Bambou. Peut-être même, étions-nous encore jusqu’à Féral, avant l’incendie qui avait brûlé notre case.

Je me souvenais pourtant de la Mission.

C’étaient deux prêtres, tous deux en soutane blanche ; mais l’un était grand avec une longue barbe grise et des cheveux blancs, et l’autre était plutôt court et gros, noir de cheveux, sans barbe ni moustache. Ils étaient venus de France, je crois, et avaient déjà été dans presque toutes les communes du Nord – car il y a longtemps qu’on en avait entendu parler – et ils allaient dans toutes les paroisses, dans toutes les églises. Ils prêchaient.

Cela se passait le soir, à peu près comme durant les vendredis de Carême. On allait écouter ; tout le monde : les grandes personnes, les vieillards et même nous, les enfants, que toute cette foule et toute cette éloquence impressionnaient et excitaient.

Des fois, il y avait tant de monde, que l’église était comme un soulier trop court dans lequel un grand pied s’efforce en vain d’entrer. Il y avait des soirs réservés aux hommes, des soirs pour les femmes seulement et des soirs pour tout le monde. Un soir ici, un soir à Grand-Bourg qui est à trois kms, un soir à Saint-Esprit, à quatre kms d’ici. De sorte que beaucoup de gens – et nous avec eux – assistaient aux trois prêches, faisaient la route à pied, un soir jusqu’à Saint-Esprit, le surlendemain à Grand-Bourg ; parce que ce n’était jamais exactement le même prêche. C’était tantôt le grand missionnaire à barbe blanche qui prêchait, tantôt celui aux cheveux noirs.

Cela dura je ne sais plus combien – peut-être un mois – et pendant ce temps, le pays fut pareil à un grand troupeau que les deux prêtres attiraient des moindres hameaux, des plantations de derrière les mornes les plus éloignés, vers les sacrements.

Nous étions tous chrétiens ; il ne manquait à certains que la communion, la confirmation et le mariage – et, à beaucoup le mariage seulement, car la plupart vivaient en concubinage.

Or, la Mission était venue qui dénonçait le danger de rester sans baptême, de n’avoir pas fait sa première communion et de prendre femme en dehors du mariage – et en même temps, elle démontrait que point n’était besoin de s’endetter, voire de se ruiner, pour être sauvé : les beaux vêtements, les grands repas, les fêtes coûteuses étaient même réprouvés par Dieu. Tout cela, l’abbé Leroy l’avait déjà répété maintes et maintes fois, mais il y avait si longtemps qu’il était dans la paroisse, l’abbé Leroy, que ses conseils étaient le plus souvent écoutés d’une oreille distraite. Il était devenu rien de moins qu’un instrument commode à faire la messe, baptiser, confesser, donner la communion, administrer l’extrême onction et faire les enterrements, à ceux qui en voulaient, ou à la demande.

Mais eux, les deux missionnaires, étaient spécialement venus de France (c'était un peu comme s'ils avaient été envoyés par Dieu lui-même) pour donner la première communion et marier tous ceux qui étaient dans le péché, et pour baptiser les malheureux enfants qui étaient nés du péché. D'ailleurs, même ceux qui avaient fait leur première communion et qui étaient mariés, découvraient alors qu'ils étaient aussi dans le péché, soit qu'ils ne fissent plus leurs Pâques, ou qu'ils n'allassent même plus à la messe, le dimanche. Et ceux-là aussi se devaient de profiter de l'occasion pour reprendre le chemin de l'église, et se mettre aux pieds du bon Dieu.

Bien sûr, il y eut d'abord des hésitations par timidité – par amour-propre aussi – parce que tel et tel se demandaient si, en réalité, la Mission n'était pas une entreprise de charité qui, tout compte fait, ne pouvait qu'humilier les pauvres nègres. Mais les missionnaires semblaient deviner tout ce que vous pouviez penser et y répondaient avant même que vous eussiez ouvert la bouche. La Mission était une action à la gloire de Dieu, et ce qui se fait pour la gloire de Dieu ne pouvait pas nuire aux enfants de Dieu ; c'était, du reste, pécher par orgueil qu'entretenir de telles pensées.

Ainsi épiloguaient les grandes personnes au retour de chaque prêche pendant que, sur la route, nous, les enfants, ne pensant même plus au prêche dont la plus grande partie nous avait certainement échappé, nous ricanions en nous amusant à répéter les expressions et les proverbes en créole dont usaient les missionnaires et qui produisaient sur l'assistance les effets les plus comiques.

En tout cas, une grande peur du péché s'était levée dans tout le pays – une grande peur et une grande honte abolissant jusqu'à la fierté que les uns pouvaient affecter envers les autres.

Ce furent les plus belles fêtes dont le Bourg parle encore, ces premières communions de grandes et même de vieilles personnes parmi lesquelles certaines, étrennant leurs vêtements de cérémonie, paraissaient transfigurées ; ces grand-messes où presque tous les fidèles étaient des hommes et des femmes dans les ménages de qui Dieu allait désormais habiter – et qui déjà s'en trouvaient embellis. C'était comme s'ils avaient été sales à l'intérieur d'eux-mêmes, et que du jour où ils avaient reçu le sacrement, la saleté avait fait place à une pureté qui rayonnait en contentement sur leur visage, en aisance dans leur allure, en douceur et en gaîté dans leur parler, s'harmonisant avec leurs vêtements neufs – les missionnaires avaient eu beau affirmer que Dieu nous aime mieux mal vêtus et nu-pieds, pourvu que notre cœur soit rependant et sincère, en vain ! – que certains s'étaient procurés au prix de sacrifices extrêmes.

Maintenant, nous étions tous baptisés et avions tous fait notre première communion – sauf ceux, dont j'étais, qui n'avaient pas encore l'âge – et il n'y avait plus de concubinage, car tous les ménages étaient maintenant inscrits sur les registres de la Mairie, au Grand-Bourg, et sur les registres du presbytère, où même ceux qui ne savaient pas lire et écrire, avaient tracé des croix au lieu de signatures. Surtout, ils avaient reçu le sacrement, comme en témoignait l'anneau qu'ils portaient au doigt, l'homme et la femme, un anneau d'argent qu'avait offert la Mission à ceux qui, mon père et ma mère étaient du lot, n'avaient pas les moyens ; il y en avait beaucoup aussi qui avaient fait refondre leur giletière, leur « chaîne de peau » en or, pour se faire fabriquer les alliances.

C'était alors une grande victoire des femmes sur les hommes lesquels, n'eût été la Mission, n'auraient jamais pris la décision de faire « bénir leur commerce ».

Mais Mamzelle Annette était la seule qui n'eût pas remporté la victoire. Elle vivait avec Monsieur Ernest depuis des années. C'était lui, paraît-il, qui lui avait fait quitter la maison de ses parents à Trénelle, où il y a des savanes bordées de haies de goyaviers presque toujours chargés de fruits aussi gros que des poires d'avocat, et qui mûrissaient, tombaient et pourrissaient dans l'herbe, sans que personne osât les ramasser, car les zébus qui y paissaient, avaient des bosses et des cornes terrifiantes.

Monsieur Ernest était le seul dans le bourg qui n'eût point voulu se marier. Même, il avait blasphémé, disant du mal et se moquant de la Mission, des missionnaires, des curés et de l'Église – certains avaient peut-être ri avec lui, mais personne n'avait suivi son exemple – et Mamzelle Annette l'avait quitté. Elle n'avait pas voulu être la seule à rester dans le péché.

— C'est parce que tu es une négresse noire et qu'il est un mulâtre qu'il ne veut pas t'épouser, lui répétaient des amis. Certains l'avertissaient des autres risques qu'elle encourait encore :

— Si tu restes avec lui, c'est sûr qu'avant le prochain carnaval tu seras mise en chanson.

— Chanson qui passera de génération en génération, même après ta mort, Annette. Telle Augustine, par exemple, à qui un certain Léopold, pas encore décidé à l'épouser, avait d'abord offert une seule boucle d'oreille, et, de peur qu'elle ne le quittât, lui avait donné l'autre faisant la paire… vingt ans après, dit la chanson. C'est depuis que le proverbe dit : Patiente comme Augustine.

Mais ce fut surtout le sentiment d'être la seule par qui le péché serait maintenu dans le bourg, qui pesa le plus à Mamzelle Annette et la détermina à quitter

Monsieur Ernest, afin que le péché fût complètement extirpé du bourg. Elle s'était repentie aux pieds de Dieu en reprenant la communion, et était partie à la ville, se mettre en condition chez les blancs.

Ainsi, elle avait quand même remporté la victoire, et Monsieur Ernest était resté sans femme.

Évidemment, il avait beaucoup perdu en estime ; sans compter tout le regret que lui procurait la situation dans laquelle il se trouvait.

Les missionnaires avaient dit qu'ils prieraient pour que ceux qui avaient refusé de sortir du péché se sentent un beau jour, un cœur tout neuf.

Comme ils étaient forts, ces missionnaires ! Ils étaient repartis, mais un beau jour, longtemps après, le cœur de Monsieur Ernest avait changé.

… Tout d'un coup, j'entre dans le salon de coiffure. Les lèvres de Mamzelle Annette étaient encore plus près du visage de Monsieur Ernest ; ses yeux semblaient rivaliser d'éclat avec les siens. D'éclat et de douceur.

— Monsieur Ernest, j'en ai fini, dis-je. S'il n'y a plus rien que je puisse faire pour vous, je m'en vais puiser de l'eau pour remplir la jarre de ma maman.

Mamzelle Annette tressaillit comme si elle avait oublié que j'étais là ; elle se détourna et répondit vivement :

— Non, non… Plus besoin de rien, merci. De ce jour, je ne remis jamais plus le pied chez Monsieur Ernest.

Le cousin

C'était bientôt le soir, il achevait d'arroser son jardin ; c'est alors qu'il vit les deux personnes, un homme et une femme, passer dans le chemin, leur tête rasant la haie d'hibiscus taillée avec la rigueur géométrique que requérait la bonne tenue de toutes les maisonnettes du quartier, et qui bordait chaque côté du chemin d'un épais mur végétal dans lequel s'encastrait, de place en place, un beau portail de bois ou de fer forgé.

Ce devait être au mois d'août, car il n'avait gardé que son pantalon pour tout vêtement et se laissait éclabousser par l'eau qui s'élançait du tuyau d'arrosage.

Je n'y étais pas, puisque cela s'est passé à la Martinique, que Monsieur n'était pas encore au Sénégal et que moi, je n'étais pas à son service – Je n'étais peut-être même pas né, étant donné que Monsieur est beaucoup plus âgé que mon

père.

C’est donc de sa bouche que j’ai entendu cette histoire, lui qui, à l’écouter, n’aurait vu que des choses poétiques et à qui, selon moi, il ne serait arrivé que des histoires drôles – ou plutôt qui semble passer sa vie à se mettre dans de drôles de situations, pour le plaisir de les raconter plus tard.

Je savais déjà, au reste, qu’il avait habité dans ce quartier, une villa blanche et verte qu’il avait baptisée « Bellecase » ; c’était probablement dans le jardin – un jardin créé de ses mains –, qu’il se trouvait cet après-midi-là.

Il pensa aussitôt que ce pouvait être quelque visite, comme il nous en tombe encore de temps en temps – et au moment où on est le plus embouteillé –, tout en continuant d’arroser, il dévisagea les deux personnes qui, sans se presser, avançaient en regardant le jardin. Il faut dire que Monsieur a toujours des jardins qui attirent les regards. Les gens étaient juste à hauteur du portail quand tout à coup, Monsieur reconnaît Mario. Beaucoup changé et cependant, toujours le même. Sa grosse tête, des yeux qu’il semblait regretter d’avoir trop grands et dont il détournait vite le regard, des cheveux laineux couleur de ficelle effilochée. Le vrai *chabin*, quoi ! Alors que toute sa famille prétendait être des mulâtres de la plus véridique extraction. Lui-même ! Et Monsieur ne l’avait pas vu depuis l’école communale de Petit-Bourg, où il avait laissé Mario Guyon redoublant le cours moyen à cause de l’orthographe (toujours en conflit avec les participes passés !) et du français, bien qu’étant d’une famille où l’on se chaussait même en semaine, où l’on mangeait de la viande ou du poisson à chaque repas, et qui habitait une maison où il y avait une pièce avec un gramophone et des fauteuils à bascule en bois de Vienne. Il étonnait tous les autres élèves d’avoir une tête aussi grosse et de ne pouvoir y mettre jamais deux lignes de leçon, ni un bon chiffre, ni une date exacte, et de ne répondre à toutes les questions du maître que par l’écarquillement de ses yeux qui semblaient englober la classe entière.

À cette époque, Monsieur vivait à Fort-de-France et n’allait dans son village que très rarement – même pas une fois tous les ans –, de toutes façons, Mario n’était plus à Petit-Bourg, ni à la Martinique. Il était parti en France. Après son Certificat d’Études, qu’il avait fini par décrocher – tout comme un animal parvient, à la longue, à trouver le moyen d’ouvrir une porte fermée –, ses parents l’avaient envoyé en France, suivant la règle que s’imposaient les gens de leur rang, afin qu’il devienne un homme de guerre, un chef avec un uniforme, rehaussé de galons et de décorations. Cela faisait bien dix ans qu’il vivait là-bas, en France ou dans quelque autre colonie ; naturellement il était revenu pour voir

ses parents et faire connaître son pays à sa femme, objet de sa fierté et gage de sa réussite.

Monsieur n'avait jamais été, quant à lui, que le petit garçon de la rue Cases-Nègres, que la chance d'aller à l'école avait, à un certain moment, placé sur le même banc que le fils du régisseur de la plantation où ses parents s'échinaient à faire pousser la canne à sucre ; mais n'empêche, il s'était laissé surprendre par un coup de cœur en voyant apparaître, cet après-midi-là, Mario Guyon qu'il était émerveillé d'avoir reconnu ; et, déposant sa lance d'arrosage, nu-pieds, buste nu, à-demi mouillé, il s'empresse vers le portail à claire-voie. C'est bien Mario ; lui aussi, a reconnu Monsieur. Mais au sourire ouvert à deux battants, que lui envoie Monsieur en le saluant, il répond par un imperceptible signe du menton et le sourire le moins engageant que la condescendance permette d'esquisser, puis il passe tranquillement son chemin. Sa femme, accrochée à son bras, se penche vers lui et demande :

— C'est qui ?

Naturellement, ils étaient déjà trop loin, il a répondu à voix trop basse, et Monsieur, j'imagine, était trop déconcerté pour saisir un mot de ce qu'il a marmotté, en continuant à faire admirer les beaux jardins, dont le quartier tirait sa renommée.

À la vérité, j'ai plutôt rigolé le jour où j'ai entendu Monsieur raconter cette histoire à des personnes qui déjeunaient à la maison. Mais ce qui m'a le plus amusé, c'est que Monsieur cherchait encore une explication à la morgue et au dédain de son Mario.

— Pourtant, il m'avait reconnu aussi bien que moi, je l'avais reconnu ! répétait Monsieur.

Il n'y comprenait rien, et j'avais envie de lui souffler :

— C'est que tu étais nu-pieds et vêtu comme un pauvre nègre des plantations. Il a cru que tu n'étais que le jardinier de la belle maison blanche et verte. Il ne pouvait pas se permettre, en présence de sa femme de France…

Je me retenais de rire ; Monsieur était encore tout ébahi qui répétait :

— Je me demande…

Mais, il aura beau dire !

Il y a eu aussi le coup de la paire de cisailles.

Je n'y ai pas assisté, mais c'est comme si.

D'ailleurs, ce n'est pas lui qui me l'a raconté, mais le jardinier même, par qui

c’est arrivé.

Encore dans le jardin : nous habitions déjà à la SICAP, près de Dakar, mais depuis peu.

Un dimanche matin.

Monsieur pose un escabeau sur le trottoir et, toujours en négligé, pieds nus, il taille la haie avec un sécateur. Lorsque c’était moi qui avais taillé la haie, ce n’était jamais au goût de Monsieur. Alors, de temps en temps, il la taillait lui-même pour me faire voir. Il avait pris le sécateur, parce que les cisailles que nous avions, se coinçaient. Il n’avait pas encore décidé s’il les ferait réparer ou si on allait en changer.

Avait-il seulement remarqué qu’aucun de ceux qui occupaient les jolies villas du quartier ne s’exposait, ni le dimanche, ni en semaine, à tailler soi-même sa haie ? Lui, ne regarde jamais ce que font les autres ; c’est vrai.

Alors il est là, sur l’escabeau, tout au haut. Un homme, un jardinier qui n’était pas du quartier, et ne le connaissait pas, lui fait en passant :

— Dis donc, tu n’y arriveras jamais, à tailler ta haie avec le sécateur ! C’est une paire de cisailles qu’il te faut.

Monsieur le regarde, sourit et continue de couper les tiges de bougainvillées avec son sécateur. Mais l’autre, ça le chiffonne.

— Avec ton sécateur, reprend-il, tu ne feras rien de bon. Faudra demander des cisailles à ton patron. Tu ne devrais pas te fatiguer ainsi, avec un sécateur.

Comme Monsieur ne dit toujours rien, continue et sourit comme un simple, il s’approche et lui souffle avec indignation :

— Qu’il t’achète des cisailles ! Il a de l’argent, ton patron. Il peut bien. Une paire de cisailles. Quand même !

N’en pouvant plus de supporter le spectacle d’un tel non-sens, il s’en va en maugréant.

Et Monsieur – toujours pas un mot – le laisse s’en aller.

C’était Doudou, le jardinier du Directeur de la Société Générale, qui habitait au bas de l’avenue. C’est longtemps après, quand il a revu Monsieur, qu’il a su.

Alors il est venu tout me raconter pour que j’aille faire des excuses de sa part.

— C’est pas la peine, répondis-je, il en a l’habitude.

Et nous avons ri.

Le fait est que Monsieur ne regarde pas comment il est habillé, avant de sortir de la maison ou de se présenter à quelqu’un.

Une fois, j'ai cru qu'il allait ouvrir, tel qu'il venait de sortir de la douche, à quelqu'un qui sonnait à la porte, sans même savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une dame.

Il faut reconnaître aussi, qu'il y en a qui appuient sur le bouton, ou tirent sur la sonnette, comme s'ils étaient en danger de mort ! J'avais bien entendu, mais j'étais en train de vider des poissons, il me fallait donc me laver les mains, les essuyer, avant d'aller voir. Or, voilà que Monsieur sortait de la douche, tout dégoulinant et se dirigeait vers la porte d'entrée. Je me suis précipité pour lui barrer la route. C'est alors qu'il s'est aperçu que sa tenue n'était pas celle qui convenait pour accueillir les nouveaux arrivants, fussent-ils des habitués de la maison.

À croire qu'il ne sent aucune différence, entre sa nudité et un slip, entre un complet veston et un pantalon de pyjama. Pareil !

Pourtant, j'aime tellement quand il a pris la peine de se mettre un costume, une chemise avec un beau col, une cravate et des boutons de manchettes ! Et Madame est tout à fait de mon avis, quand elle lui dit :

— C'est ainsi que tu devrais t'habiller tous les jours.

Chaque fois, je m'écrie en moi-même :

— Ça y est ! Monsieur va enfin se résoudre à s'habiller comme un vrai patron, comme un grand patron. Plus de chemise-veste et de savates. Tous ces beaux costumes qui s'ennuient sur des cintres, dans l'armoire et la penderie ; des douzaines de chemises, dont certaines sont encore sous leur emballage de cellophane, empilées dans les tiroirs des commodes ; ces cravates qu'on pourrait mettre bout à bout pour mesurer en une seule cordée, la rue Masclary ; ces gilets, ces vestes de tweed !

Mais chaque fois, je déchante. Jamais je n'ai vu Monsieur s'habiller comme j'aimerais, comme Madame voudrait qu'il le fît, plus de deux jours de suite.

Lui, ne conçoit pas que l'on puisse être cravaté et tout, pour aller travailler. Alors, il se met en tenue de travail : pantalon, chemise, chaussures légères, et en route ! En tenue, pour toutes choses : le bureau, les courses en ville, les incursions au marché aux puces, le transport et la restauration de tout ce qu'il peut en ramener.

Ce que je comprends encore moins, c'est qu'il ne cesse d'acheter tous les vêtements qui lui plaisent. Qui lui plaisent dans le magasin, mais qu'il semble oublier dans son armoire, une fois achetés. Je dirais que c'est exactement comme pour les livres dont il charge de semaine en semaine, les rayons de sa bibliothèque et qu'il m'accuse assez souvent de ne pas épousseter, alors qu'à

force de m’en faire du souci, j’ai des cauchemars certains soirs. Mais les livres au moins, il les lit et les reprend de temps à autre pour les lire encore, il en parle parfois ; tandis que les chemises, les blazers, les chaussures, les costumes, on les déballe, on les essaie tout au plus, on les range, on ne les sort plus, on n’en parle plus. Et on continue d’user les mêmes pantalons, les mêmes chemises, le même costume, ses deux paires de sandales et sa paire de mocassins.

Mon copain Oumar était boy chez un monsieur qui réparait les postes de radio, rue de Denain ; la dame était coiffeuse. Il n’y est pas resté bien longtemps, Oumar. Il les a plaqués, sans préavis et sans même réclamer ses droits. Je serai le dernier à dire qu’il a eu tort. Il n’y avait pas quatre meubles, chez ces gens-là. Jamais rien dans le frigidaire : que des bouteilles d’eau. Et le type, on aurait dit qu’il voulait tenir la gageure de passer sa vie avec deux pantalons, deux shorts et trois chemises. Tout l’argent qu’ils gagnaient l’un et l’autre : à la banque. De ces gens qui venaient en Afrique pour « faire des économies » et qui, pour « faire des économies », ne donnent pas cinq francs à un mendiant, ou à talibé[1], marchandent pendant un quart d’heure pour arracher un franc de rabais sur un œuf, et qui, pour s’habiller, n’achètent pas plus de tissu qu’il n’en faut à un homme de la brousse pour se faire un pagne. Une vie de chien sans maître, pour rentrer dans leur pays après tant d’années, avec l’auréole de celui qui a fait fortune en Afrique – ou simplement pour se payer, tous les deux ans, un mois de vie de milliardaire dans un palace de la Côte d’Azur. Aussi, je ne suis pas bien sûr que la façon de faire de Monsieur, sur le chapitre de l’habillement, ne ferait pas tiquer Oumar. C’est si triste de servir des gens qui n’ont pas honte de vivre, comme s’ils étaient encore plus pauvres que vous ! Ça ne donne pas le moral du tout !

Je ne dis pas cela à cause de Monsieur.

Monsieur, c’est différent.

Je pense que c’est un cas ; et il le sait, puisqu’un jour je lui ai entendu dire que cela remontait au temps où, tout jeune et à l’école, il ne pouvait participer à aucune fête, faute d’un costume neuf ou d’un beau costume, comme en mettaient tous ses camarades – ou d’un chapeau, d’une paire de chaussures. Ni à la messe du dimanche de Pâques, ni aux cérémonies du 14 juillet et du 11 novembre. Ni même à la Distribution des Prix. Tout au plus, à la messe de minuit, à Noël, et à la messe de l’aurore, le jour de l’an, parce qu’il faisait noir dans les rues et qu’à l’église, on pouvait rester sous le porche.

Je l’ai entendu tout raconter un jour, à ses propres enfants. C’était à table. Ah !

quand Monsieur relate la pauvreté de ses parents, il n’y a pas de stratagèmes que je n’inventerais, pour ne pas en perdre un mot !

Et c’est à cela, qu’il doit ce besoin de toujours acheter de beaux vêtements et le souci de les mettre en réserve pour des fêtes, des cérémonies, des réceptions, auxquelles, d’ailleurs, il n’assiste pas volontiers. Lui, c’est comme ça.

Ce que je sais, moi, c’est que si un jour, je peux me payer les costumes que j’aime – Dieu est grand – Je n’agirai pas ainsi.

Toutefois, je n’ai rien à dire, sauf que je regrette un peu, que Monsieur ne soit pas d’aussi grande taille que moi et que je ne puisse même pas profiter de ses vieux vêtements. Sinon, je me chargerais bien de les faire remiser plus tôt.

C’est déjà bien beau que je lui ai fait perdre l’habitude qu’il avait, le dimanche matin, de se mettre en short pour laver sa voiture, sur le trottoir, au regard de tous les passants – avec le plus grand naturel. Ce ne fut ni facile ni rapide, et bien que je ne sois pas certain qu’il l’ait admis, je l’ai tellement doublé toutes les fois qu’il allait se livrer à ce genre d’exhibition, que c’en est fini à présent : plus de lavage de voiture sur la voie publique. C’est la dernière des choses que je ferais, si j’étais un patron. Comment peut-on avoir un patron qui vous déshonore, en faisant dans la rue, un travail qu’il coûte à votre amour-propre de faire entre les quatre murs d’une cour ou dans un garage.

Reste toujours son goût pour le jardinage, mais là, rien à faire. Et je m’en accommode. Bien sûr, j’aurais souhaité le voir mettre au moins une belle salopette, un chapeau de paille fin, des bottes de caoutchouc et des gants ; cela ne m’aurait pas gêné de travailler près de lui, pieds nus, sans chapeau, avec ma vieille chemise et mon pantalon tout crotté. Or, tel que je suis, je parais habillé à ses côtés. Maintenant, je suis blasé de le voir s’accoutrer comme un badolo[2] pour cultiver ses fleurs.

Au début, lorsque nous travaillions ensemble dans le jardin, je craignais tellement qu’on me prît pour le patron et lui, pour le jardinier ! Ou que, tout au moins, l’on crût que l’un et l’autre, nous étions deux boys-jardiniers travaillant pour le patron, probablement assis dans le salon, les pieds sur le tapis, fumant une pipe ou buvant du whisky avec d’autres gros patrons.

Aussi, ai-je moins de peine à comprendre l’histoire de Mario, son ancien camarade d’école. C’est qu’il lui en est arrivé une autre – vraiment drôle, celle-là – j’en ai été témoin.

Un après-midi, à Dakar, nous étions dans le jardin. Je me souviens que nous repiquions des zinnias. Monsieur a toujours beaucoup aimé les zinnias. Les

zinnias et les soleils ! Il dit que ce sont les fleurs qui répondent le mieux à la nature du Sénégal et qui reflètent bien le tempérament des habitants. Elles sont rustiques et élégantes, simples et vives, tendres et endurantes, attirantes et généreuses. Quoi qu'il dise, je le soupçonne de les préférer à la rose dont il m'a pourtant appris que c'est la reine des fleurs, en raison même du peu de cas qu'il fait, de tout ce qui est déjà consacré.

Nous placions donc de petits pieds de zinnias dans une grande bordure, qui s'adossait à des plantes hautes, le long du mur mitoyen, et qui descendait jusqu'aux plantes tapissantes, au niveau du sol, près d'un passage sinueux, recouvert de latérite, où Monsieur avait incrusté de larges pierres de Rufisque[(3)], à la manière des sentiers japonais, quand quelqu'un sonne.

Comme toujours, Monsieur se dirige vers le portail.

Il était évidemment pieds nus, avec un pantalon retroussé jusqu'aux genoux, et portait une petite chemise mal boutonnée, les pans en partie dans la ceinture du pantalon, en partie flottant ; il a les mains maculées et de la terre sur son crâne rasé. J'aperçois la personne qui a sonné : un toubab[(4)], assez jeune, veste bleu marine, cravate, petite moustache, cheveux châtains bien peignés.

Je me suis donc arrêté de travailler et je regarde.

Monsieur tourne la clé, ouvre le portail ; le monsieur lui tend un petit papier blanc, une carte, qu'il prend et qu'il regarde un moment, comme on déchiffre une écriture.

C'est alors que le monsieur, croyant sans doute que Monsieur ne sait pas lire, lui dit, très sec :

— Porte ça à Monsieur !

À ces mots, j'ai porté ma main à ma bouche et j'ai crié en moi-même : « Hi ! Bissimilhaye ! »

J'avais envie de me rouler par terre, et en même temps, c'était comme si j'avais reçu une gifle, qu'il fallait renvoyer tout de suite. Mais le temps de me ressaisir, j'entends Monsieur qui rétorque, aussi sec :

Monsieur, c'est moi.

« Lhaye – lhaye – lhaye ! » dis-je encore dans ma poitrine. J'ai la tête qui me tourne et le cœur qui bat.

Aussitôt, dans l'embrasure du portail, les mots d'excuse, les politesses, les présentations, les salutations, les éclats de rire s'entrechoquent, se mélangent, volent, se répandent, tant et si bien que Monsieur fait entrer le monsieur, appelle Madame, qui m'envoie porter des bouteilles et des verres dans la salle de séjour.

Toute une fête.

Évidemment, je n’y comprends rien, si ce n’est que le monsieur, le toubab, est arrivé depuis peu à Dakar, qu’il a beaucoup entendu parler de Monsieur et qu’il voulait faire sa connaissance. Cela, je le comprends facilement en recoupant ce qui se dit entre deux gorgées de whisky à l’eau gazeuse, et pendant que Monsieur offre des cacahuètes, comme si c’était ce qu’il y a de meilleur dans le pays, en disant :

— Ce sont des cacahuètes du Sénégal. Quand les Sénégalais en offrent à de nouveaux venus, c’est une téranga[(5)] et cela porte bonheur.

Or cela, me semble-t-il, n’explique pas tout : ni la carte de visite, ni les premières paroles sur le pas du portail, ni les exclamations de surprise que poussait Madame, pendant que j’étais encore dans le jardin.

Je songeais à l’histoire de Mario, mais n’y voyais pas beaucoup de rapport, sauf que, cette fois encore, Monsieur n’a pas su éviter de passer pour le jardinier. Il en a l’habitude, avais-je affirmé à Doudou, ne croyant pas si bien dire. Mais la suite ne ressemblait en rien, à l’histoire de Mario.

Comment en savoir davantage ?

Le monsieur était parti et je n’avais rien entendu de plus à son sujet.

J’y songeais toujours quand Monsieur et moi, nous retournâmes au jardin et à nos zinnias !

Je revoyais la scène du portail : le Blanc, tout raide derrière le nœud de sa cravate, tendant sa carte de visite, et Monsieur, plus noir que moi, nu-pieds, torse nu, les mains et les pieds couverts de terre, les yeux fixés sur la carte.

Le Blanc : « Porte ça, à Monsieur ! »

Monsieur : « Monsieur, c’est moi. »

Et la grande effusion. Mais j’achoppais sur quelque chose dont je ne distinguais pas la nature.

Par moments, me venait l’idée de demander à Madame :

— Et le monsieur de l’autre jour ?

Mais je risquais de me faire dire :

— Tu es trop curieux, Samba.

Il y a des jours où, pour un oui, pour un non, Madame est vite montée sur ses grands chevaux.

Cependant, je n’allais pas rester longtemps à me cogner ainsi la tête. Dieu est grand !

Deux semaines plus tard environ, on sonne au portail.

Je vais ouvrir.
C’est lui. Avec une jeune dame. Belle et bien habillée aussi. Il me sourit et me demande :
— Monsieur est-il là ?
— Oui, monsieur.
— Va lui dire que Monsieur et Madame… Alors, je me sens comme une girafe que des chasseurs ont capturée à la course par un coup de filet. Comme si, après une culbute et une roulade, je me retrouvais sur mes pieds et reprenais conscience de l’endroit où j’étais.
J’ai dû dire :
— Ah !
Puis, j’ouvre le portail et je dis :
— Entrez, Monsieur-Dame.

Le même nom !
Ma stupéfaction, à l’entendre, ne fut certainement pas moins grande que celle de Monsieur, le jour où il en prit lecture sur la carte de visite.

Le même nom que Monsieur !

De ce jour, il était devenu pour moi – je ne l’appelais pas autrement, depuis –, « le cousin de Monsieur ».

Nardal

En guise de postface.

En ce temps-là, la pauvreté, la laideur, la bêtise – voire la méchanceté, – étaient imputées à la couleur noire de la peau.
La noirceur de la peau semblait être aussi désavouable que l’esclavage et la traite, qu’on semblait lui faire grief d’avoir inspirés.
Tel se présentait en tout cas, le monde où mon adolescence rabougrissait avec une endurance de plante de terre brûlée. C’est souvent qu’on me demandait (pas mes camarades, mais « les grandes personnes », hommes ou femmes) :
« Comment ça se fait que tu sois si noir, si laid ? »
Peut-être parce que j’allais à l’école, et qu’en ce temps-là, le chemin de l’école

ne s'ouvrait pas de lui-même à un enfant aussi noir et, de surcroît, issu de nègres de plantation.

Même les rares instituteurs noirs des villages, n'étaient pas aussi noirs que les hommes qui coupaient la canne à sucre, allaient pieds nus ou dansaient le laghia, le samedi soir, à la croisée des chemins.

C'est à Fort-de-France que j'allais découvrir que l'instruction, la richesse, l'honorabilité pouvaient s'accorder avec la peau noire. Et c'était comme si la noirceur s'était estompée et que seuls prévalaient les titres, l'argent, la respectabilité.

De fait, l'école, la famille, et surtout la bonne société de Fort-de-France, s'accordaient sur ce point, que quiconque n'avait pas eu la chance de naître sous un épiderme clair, se devait d'user de tous les moyens pour compenser la noirceur de son teint ; cette noirceur inhérente à la barbarie, d'où la France nous avait retirés et qu'elle se dévouait à extirper de ses colonies d'Afrique !

Dans la panoplie des moyens, le plus sûr était l'instruction.

Fût-on noir alors, comme le fond d'un chaudron, mais instruit, tout le monde, du blanc le plus cossu des familles sucrières au nègre le plus charbonneux du plus misérable village du sud – et les chabins, les câpres, les mulâtres toutes catégories –, était obligé de vous regarder comme si votre maintien, votre parler, votre comportement, même dans la simplicité de votre vie familiale, vous lavaient radicalement, vous blanchissaient jusqu'à l'âme, affinaient l'épaisseur de vos lèvres, rectifiaient l'écrasement de votre nez.

Quand un noir était promu à des fonctions administratives de quelque importance, ou avait pris place sur le prestigieux terrain des professions libérales, on lui savait gré d'avoir honoré la race – et tant pis si, du même coup, ses attributions et sa distinction le séparaient de nous.

Or, les Nardal…

Ces gens-là, on aurait cru qu'ils faisaient exprès. Exprès d'être noirs comme ça.

Or, la sagesse la plus populaire conseillait, qu'avant de se mettre ensemble, l'un comparât sans complaisance l'épiderme de l'autre au sien, eu égard à celui des enfants qui pourraient naître.

Chacun était investi du devoir de « sauver la peau » de sa progéniture.

Mais les Nardal !

Dire qu'ils avaient tout ! Tout : l'instruction, les diplômes, les postes

administratifs, une maison à étages donnant sur une des plus belles rues de Fort-de-France.

Mais, on ne put jamais dire que Monsieur Nardal ou Paulette Nardal avaient paru, fût-ce une seconde, éclaircis, ou un peu moins noirs. Ils restaient noirs, comme on ne pouvait pas se le permettre à Fort-de-France. Noirs comme Béhanzin, que certains – alors assez âgés –, se souvenaient d'avoir vu, mené en captivité dans le pays, avec ses femmes, par des soldats en armes, sous le regard amusé des badauds.

Les Nardal, on aurait dit une famille royale d'Afrique, transplantée à la Martinique sans passer par l'esclavage, et qui continuait à défier la colonisation ; personnages d'un conte absurde, fiers – ô combien ! –, cultivés (en un temps où c'était déjà beaucoup d'étudier et de réussir à des examens), mais retranchés dans une manière d'être que l'instruction, alors dispensée, portait précisément à abolir, à renier ; dans une sorte d'entêtement, au contraire, à ne pas renier, ni oublier, ni déprécier.

C'est ainsi qu'ils entendaient honorer la race.

Je crois avoir connu Monsieur Nardal, après qu'il eut terminé sa carrière d'ingénieur dans l'Administration coloniale. Quand j'écris que je le connaissais, je veux dire plutôt que je l'apercevais, quand il s'installait au balcon de sa maison, rue Schœlcher, en fin d'après-midi, pour jouir de la tranquille animation entretenue par les piétons et les rares autos qui remontaient et descendaient la rue. Et tous ceux qui passaient sur le trottoir, levaient la tête pour le saluer ou simplement le regarder.

Être noirs, comme l'étaient les Nardal, et habiter rue Schœlcher ! Fallait-il y trouver une signification ?

Monsieur Nardal était le seul homme de la famille. Une espèce de chef de tribu ou de seigneur, dont les pouvoirs ne rayonnaient que sur sa femme et ses sept filles, et dont le prestige s'étendait bien au-delà de la ville.

Une belle maison avec, au rez-de-chaussée, un salon où l'on pouvait voir le piano et les plantes vertes, quand les persiennes étaient baissées ; mais pas de voiture. D'ailleurs, Monsieur Nardal ne sortait guère. Les femmes allaient au lycée, sortaient à pied faire leurs courses, jouer au tennis, assister à des répétitions musicales, chacune étant telle que, dans la rue, tout le monde se retournait ou s'arrêtait pour regarder ; aucune ne pouvant s'empêcher d'être le point de mire, où qu'elle se trouvât.

Les Nardal ne faisaient pas, n'auraient pas su faire, ne voulaient pas faire partie de la bonne société de Fort-de-France. Ils la fréquentaient avec élégance et

courtoisie, mais n'en restaient pas moins singulièrement les Nardal, et de plus, s'affirmaient tels au fur et à mesure que les filles grandissaient, allaient faire des études en France, voyageaient en Europe et revenaient au pays – plus Nardal que jamais.

Dans la bonne société de Fort-de-France, chacun luttait, qui par des alliances, qui par des engagements, pour être promu quelqu'un – être quelqu'un impliquait que l'on cessât, même sous une peau d'ébène, d'être tenu pour un noir. En fait, dans le jeu de la bonne société, il n'y avait pas de cartes pour les Nardal.

Beaucoup de mes camarades étaient de ceux chez qui le « spectacle » (y aurait-il un autre mot ?) d'une Nardal dans une rue de la ville, provoquait une stupéfaction qui se manifestait par des rires stupides et saugrenus. Ce rire que les temps forts ou intensément dramatiques, au théâtre, déclenchent chez les Africains, et que personne n'a jamais su m'expliquer.

En ce temps-là, la démarche d'une femme comptait autant que sa toilette ; sortir en ville, c'était se soumettre, dans tous les détails de sa présentation, à l'épreuve des regards les plus critiques, pour mériter le qualificatif d'élégante.

Les Nardal, elles, avaient des allures de porte-drapeaux de la race. Telle revenait de Paris, mais habillée d'une façon qui n'était ni plus, ni moins qu'un défi à la mode de Paris dont les copies, exécutées par les couturières les plus réputées du cru, faisaient le bonheur des élégantes de Fort-de-France. Avec des bagues, des bracelets, des boucles d'oreilles et des pendentifs, dont se paraient, disait-on, les peuplades que la civilisation n'avait pas encore arrachées à la sauvagerie ? Comme on en porte maintenant.

Et cet art d'assembler les couleurs de leurs robes ! Une illustration ostentatoire du goût puéril pour les couleurs voyantes, qu'on attribuait aux noirs. Or, c'est la mode, aujourd'hui !

Des femmes qui parlaient le français avec une élocution de soie et de velours ; qui jouaient au piano et au violon : Mozart, Bach, Duke Ellington ; qui dansaient le tango, la valse… ; et dont le père, lorsque le cœur lui en disait, avait la voix de Chialiapine, pour chanter : « Les yeux noirs » !

Elles devaient le faire exprès !

Alors, on se détournait pour ricaner à leur passage, ou bien on se retenait, sans rien perdre de la délectation qu'apporteraient, plus tard, les commérages.

Quant à moi, l'espèce de marginalité aristocratique où je les voyais évoluer, me fascinait… Au demeurant, nous étions malgré tout quelques-uns, chez qui ces gens-là inspiraient autant, sinon davantage, de respect et d'admiration, que les modèles avec lesquels nos professeurs s'efforçaient de nous familiariser, et

que, pour ma part, j'avais grand peine à me représenter.

Nous avions envie de vivre comme eux, car nous nous sentions de la même essence qu'eux. Parfois, nous nous demandions si l'éducation que nous recevions, nous permettrait de leur ressembler. Nous serions même allés jusqu'à provoquer quelque occasion de les applaudir publiquement, ou de nous battre pour eux.

Il était si insupportable de patauger dans un système, où il fallait apprendre tant de choses étrangères à notre sensibilité, à notre environnement !

La guerre de 1939, malgré le remue-ménage qu'elle provoqua dans les consciences, n'avait guère éveillé ceux qui se réclamaient de l'élite martiniquaise, à l'exemple des Nardal.

Il est vrai que ces derniers n'avaient jamais pris la plume, pour expliquer ce qui les portait à prendre le contre-pied de la politique coloniale d'acculturation, à évoluer à contre-courant, à ne pas lâcher la proie pour l'ombre, à préférer son identité aux ratures laissées par les violences de l'histoire. Ils restaient indifférents à leur propre légende et se souciaient peu d'être taxés d'extravagance.

Dans la torpeur où vécut la Martinique, pendant les années qui suivirent l'Armistice, Aimé Césaire, dont on savait à peine qu'il avait publié un petit livre intitulé : « Cahier d'un retour au pays natal », Suzanne Césaire, René Ménil, Georges Gratiant, Étienne Léro, Lucie Thésée, Aristide Maugée et quelques autres, fondèrent la revue TROPIQUES, véritable entreprise de dénonciation de l'esprit raciste, qui habitait le régime établi dans l'île sous l'égide du Gouvernement de Vichy.

Sur le pavois de la négritude et dans une clameur surréaliste, « Tropiques » présentait des écrivains et des poètes négro-américains, déjà célèbres en Europe, mais presque inconnus aux Antilles, où la poésie s'attardait encore à être romantique ou parnassienne.

Le concept de négritude jeta le trouble dans l'esprit de certains intellectuels ; mais plus nombreux furent ceux pour qui il joua le rôle de passeur vers une sorte de marronnage spirituel ou un retour à soi. Et ceux-là de s'interroger. C'est d'ailleurs, la non-réponse à leurs questions, qui donne à la Martinique son visage crispé d'aujourd'hui.

Ainsi, les Nardal étaient la négritude en action. Paulette Nardal, par sa profession de journaliste et sa combativité, fut certainement celle qui fit le plus parler d'elle, bien que les Nardal n'aient jamais manifesté de vocation à militer.

Il est vrai aussi que l'époque n'incitait pas les femmes à se jeter dans la vie publique, en dehors des revendications féministes.

Rescapée du torpillage du « Katoumbia », elle était revenue à la Martinique, dès l'ouverture des hostilités, frappée d'un handicap physique, obligée de se déplacer avec l'aide d'une canne. Mais au lieu de se confiner dans la demi-sédentarité que requérait son état, Paulette Nardal s'est aussitôt refait une vie active partagée entre l'enseignement des langues et la musique.

La musique surtout.

Pour la musique et par la musique, Paulette Nardal a mérité les suffrages de tant d'élèves, de collaborateurs, d'amis et de compagnons de travail que, dépassant les limites de l'animation artistique, elle s'est constitué un terrain d'action aux dimensions du pays pour l'expansion du chant choral et la revalorisation de l'activité musicale.

Ici, presque tous ceux qui aiment la musique, chantent ou jouent d'un instrument, s'enorgueillissent de lui devoir quelque chose.

À elle, autant qu'à sa sœur, Alice Eda-Pierre, professeur de musique, sa principale collaboratrice, la mère de Christiane Eda-Pierre…

De l'Opéra !…

Laquelle est par conséquent, de la race des Nardal.

Table des matières

Et si la mer n'était pas bleue…
Le cahier d'Édouard Tanasio
Le retour de Mamzelle Annette
Le cousin
Nardal

* * *

@ Éditions Caribéennes, 1982
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays
I.S.B.N. 2-903033-35-8

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE S.E.G.
33, RUE BÉRANGER
CHATILLON-SOUS-BAGNEUX
Numéro d'édition 829
Numéro d'impression : 2008
Dépôt légal : mai 1982

1 Élève de l’école coranique, mendiant par devoir.
2 Un paysan.
3 Ville du Sénégal.
4 Un blanc.
5 Politesse, souhait.

Table of Contents

Et si la mer n’était pas bleue…
Le cahier d’Édouard Tanasio
Le retour de Mamzelle Annette
Le cousin
Nardal